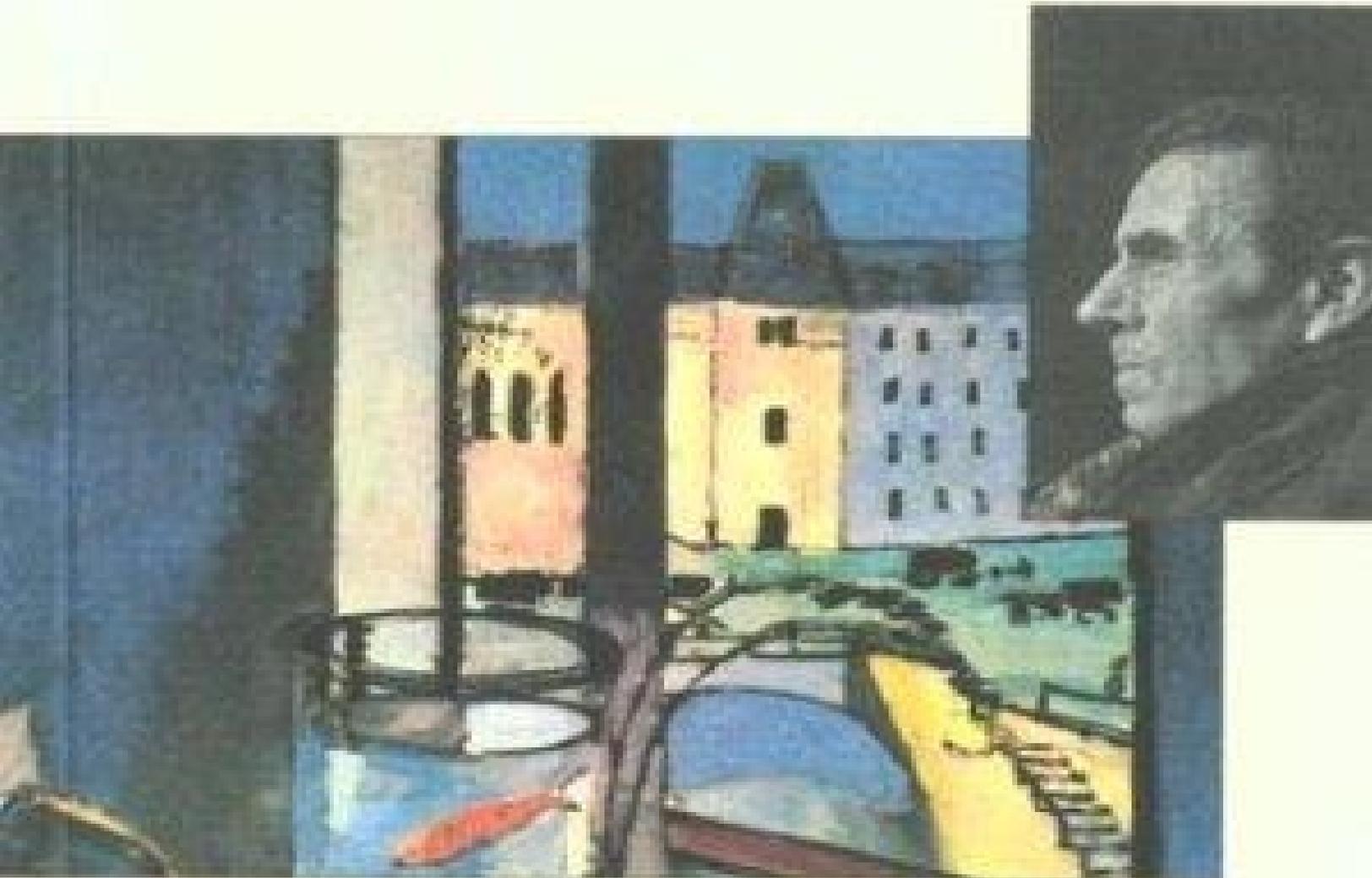


LE REGARD LITTÉRAIRE

# LOUIS-FERDINAND CELINE



## Le style contre les idées

Rabelais, Zola, Sartre et les autres

PREFACE DE LUCIEN COMBELLE

EDITIONS  
COMPLEXE

Louis-Ferdinand Céline

Le style contre les idées  
Rabelais, Zola, Sartre et les autres...

Préface de Lucien Combelle

*Le Regard Littéraire*

Editions Complexe

Nous tenons à remercier Madame Lucette Destouches et les éditions Gallimard de nous avoir autorisés à publier cet ensemble de textes.

On sait que l'équipe de recherches des « Cahiers Céline » a entrepris la publication ordonnée des textes dispersés de Louis-Ferdinand Céline.

En fin de volume, le lecteur trouvera les références actuelles de chacun des textes publiés ici.

© Ed. Gallimard pour les textes de Céline

© Editions Complexe  
pour la présente édition, 1987  
ISBN 2-87027-218-9  
Dépôt légal D/1638/1987/25

# Céline, le pèlerin

par  
Lucien Combelle

Depuis 1932, avec Céline si vous avez choisi de lui être fidèle compagnon, on voyage. Mais il faut être prudent, ne pas partir sans biscuit. De marin, si possible.

En 1932, je n'avais pas vingt ans. Né dans un port, un des plus importants de France à l'époque, je rêvais d'impossibles voyages, surtout quand je déchiffrais Singapore à la poupe d'un cargo. Et je lisais. A l'âge où l'on peut aimer la verve d'un Léon Daudet. Et c'est comme ça que « le voyage » commence !

Bien sûr « la nuit » m'échappe si me séduit déjà le nihilisme. Et si je tente sur mon pont à moi qui s'appelait Corneille d'apprendre par cœur : « *De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on en parle plus.* »

Comme je regardais toujours vers l'aval, cette sirène du remorqueur m'appelait moi aussi...

Bientôt Paul Valéry, le poète du *Cimetière marin* et du « vent qui se lève » qualifiait Céline de « criminel ». Agréable frisson pour un adolescent.

Vétilles. Broutilles. Ce que contient ce livre. Mais l'important est dit par un M. Fourmont, organisateur d'une exposition consacrée à Céline à Houilles après la publication en 1969 de *Rigodon*. Je cite : « Nous n'avons pas abordé le problème de l'antisémitisme, ni de la prétendue "collaboration" car 1° nous avons tous de vingt à vingt-cinq ans. Donc notre jugement ne pouvait être correct. 2° notre seul but était : faire lire Céline avant tout. » Un encadré dans *Le Monde*, inséré dans le feuilleton de Pierre-Henri Simon, de l'Académie Française, chroniqueur littéraire rendant compte de *Rigodon* : « *Vais-je conclure que Rigodon aurait pu rester dans le tiroir des papiers médiocres. Non. Céline représente un cas assez extraordinaire dans notre littérature pour avoir droit à une attention totale, il a un souffle qui, même fatigué, peut encore soulever sa prose à de belles hauteurs.* »

Le manuscrit de *Rigodon* est annoncé chez Gallimard les derniers jours de juin 1961, Céline meurt le 1<sup>er</sup> juillet.

La tombe au cimetière de Meudon est basse et plate, avec un petit voilier gravé dans la pierre. Lui reste dressé tel un vaisseau de haut bord, voiles carguées, chargé d'explosifs sur la Mer des Sarcasmes. Et de partout, de tous les continents partent à l'abordage avec des grappins plus ou moins solides du grand navire que j'ai baptisé « L'Imprécator ». L'approche n'est pas facile.

Vagues géantes ou clapotis selon les talents : Céline, un fou, un parano, un tout, un rien, le sabbat commence, prophète, barde, visionnaire, la nuit de Ferdinand, sa misère, ses mensonges, on ne sait pas lire Céline, la poétique de Céline, Lili sa femme, Bébert son chat, son ami La Vigie, sans oublier la divine Arletty, en vrac, comme ça, à l'infini.

Déjà en 1952, Roger Nimier écrit : « *il est très naturel de ne pas aimer Céline* », en 69, Le Clézio déclare : « *On ne peut pas ne pas lire Céline* ». Au fait ! fasciste ou pas ? Et le voilà en chemise noire ou brune, de surcroît avec des « idées politiques » dès 1972 selon la thèse de Jacqueline Morand, doyenne de la Faculté de Droit. Antisémitisme depuis toujours selon Philippe Alméras, professeur en Californie... A hue, à dia... Et on pose la question : où est Céline ? Qui est Céline ? Et qui n'a pas lu Céline ?

Moi ! répond un romancier dont je préfère taire le nom.

Poursuivant cette préface, je dis à Pierre Assouline : Pierre, Céline est une auberge espagnole, on y trouve ce qu'on y apporte...

Plus que ça me répond-il, Céline, c'est l'Unesco...

Réponse justifiant le monument de Jean-Pierre Dauphin : *La bibliographie des écrits de Louis-Ferdinand Céline*, extraordinaire travail sur l'œuvre, ses traductions, le cursus du monstre, de 1932 jusqu'à nos jours. Et si on ajoute à ce livre que tout Célinien devrait posséder les trois volumes de la biographie de Céline de François Gibault, réunissant avec rigueur et dévotion tout ce qui explique, éclaire une vie aussi exceptionnelle que l'œuvre, eh bien ! qu'y ajouter ?

Des livres thématiques, antithématiques, des synthèses, des mauvaises humeurs, des haines recuites, des critiques revanchardes, des cautions bizarres, un peu de snobisme, beaucoup de curiosité, comme si Céline restait un mystère créant un malaise...

Bibliophiles fidèles d'un écrivain, ces gens connaissent les truffes. On truffe un livre comme on pique de clous de girofle l'oignon du pot-au-feu. Tous mes Céline sont truffés d'articles découpés au hasard des lectures se rapportant souvent au volume concerné.

Ainsi ai-je pu pour cette préface que je voulais quelque peu intimiste, retrouver des textes surprenants, celui de Xavier Grall par exemple, publié dans *Le Monde* ; du Grall merveilleux évoquant un Céline amoureux de la mer : « la seule tendresse durable de Louis-Ferdinand ».

Ça s'intitule « *Céline blues* », Saint-Malo en toile de fond, deux sous-titres que j'eusse aimé trouver : « *Le voyage au bout de la mer* » et « *Meudon maudit* », la Tamise du « *Pont de Londres* », sloop, barques, cargos, voiliers et tous les marins du monde... Et j'en rajoute, du « *Guignol's Band* », les entrepôts, les himalayes de sucre en poudre, les trois mille six cents trains d'haricots, les mille bateaux d'oignons, du café pour toute la planète, des allumettes à frire les pôles, des mammoth truffés comme mes bouquins, je suis comme Grall, je m'exalte, les Docks que j'ai visités, « *Pont de Londres* » sous le bras, la mer, l'estuaire, mon pont Corneille sur la Seine, sister de la Thames River, c'est vrai, ce bougre d'homme m'a toujours fait rêver même si, m'accompagnant au portillon de la route des Gardes à Meudon, et la Seine, là, c'était Billancourt, Céline me disait : « *Ne bois pas d'alcool, petit lapin, des nouilles, de l'eau...* » Mais la truffe de Grall m'a permis une belle escapade à laquelle n'échappe pas le plus benoît des agrégés.

Encore une poignée de truffes sous la forme de lettres écrites de Copenhague à son ami d'enfance Georges Geoffroy. Son ami a quelque soucis matrimoniaux, Céline lui écrit : « *Bien sûr gros baffreux c'est pour ça qu'Hélène est partie, à cause de ton ventre... il te coûte des millions ton ventre, et tant d'illusions ! et la vie bientôt si tu ne te mets pas enfin au régime net, et non à un régime cafouilleux pour clients de villes d'eaux qui ont les moyens... affreux tu dois maigrir de 10 kilos...* »

Une autre lettre au même en 47-48. « *Ne bois pas une goutte de vin du tout ni d'alcool du tout. Ne fume pas du tout. Mange peu. Maigre. Tu as un bide ridicule – tu es frais de teint et solide – tu vivras cent ans et heureux si tu n'écoutes pas ces médecins optimistes, ils sont endormeurs et ils s'en foutent. Sois sévère pour toi. Couche-toi de très bonne heure. Maigre... mort au bide ! Pas de brioche – maigre – pas de vin, de l'eau...* » Et pour finir avec ce divertissement hygiénique : « *Profite au contraire de ce déchirement. Attache-toi à une toute jeune, bien sportive, bien libérale, tu vois ce que je veux dire et jolie... il faut avoir de la jeunesse autour de soi.* » Une autre : « *Le rêve serait de n'avoir jamais plus de 60 ans à deux...* » Pour finir et changer de tempo : « *Regarde cette Europe imbécile, pourrie, bâtarde ! et paumée...* »

Pour échapper aux maléfices, charmes, facilités universitaires, je butine de fleur en fleur, cherchant avec mes historiettes, nouilles à l'eau et pas d'alcool, un enchaînement sur *Semmelweiss*, petit livre admirable qui a droit à un ex-voto dans l'église célinienne. Mais voilà, comment faire ? Le livre commence très simplement par cette phrase : « *Mirabeau criait si fort que Versailles eut peur.* » Suit l'histoire dramatique du toubib hongrois.

Avec Céline, se méfier des choses simples ; l'histoire commence en réalité par une présentation de l'auteur dont voici le dernier alinéa : « *Supposez qu'aujourd'hui, de même, il survienne un autre innocent qui se mette à guérir le cancer. Il sait quel genre de musique on lui ferait tout de suite danser ! ça serait vraiment phénoménal ! Ah ! qu'il redouble de prudence ! Ah ! il vaut mieux qu'il soit prévenu. Qu'il se tienne vachement à carreau ! Ah ! il aurait bien plus d'afur à s'engager immédiatement dans une Légion étrangère ! Rien n'est gratuit en ce bas monde. Tout s'expie, le bien, comme le mal, se paie tôt au tard. Le bien c'est beaucoup plus cher, forcément* ».

Ne rien négliger, ni préface, présentation, exergue, une m'a toujours plu : « *Dieu est en réparation* ». Cherchez-là, le reste en vaut la peine...

Une phrase d'introduction à ce qui va suivre, elle est de Frédéric Vitoux, l'auteur du pertinent : *Céline, misère et parole* :

« *Céline est un écrivain déraisonnable.* »

Pascal Pia ajoute : « *L'art de se mettre dans son tort.* »

Nous sommes en 1973. Deux truffles, l'une du journal *Le Monde* (Paul Morelle), l'autre du journal *Combat* (Michel Bourgeois). Ce dernier présente trois ouvrages parus simultanément : d'un Canadien, André Smith : *La nuit de Louis-Ferdinand Céline* ; d'une Américaine, Erika Ostrovski : *Céline, le voyeur-voyant* ; d'un Français, Frédéric Vitoux : *Misère et Parole*, auxquels s'ajoutent deux autres dans *Le Monde* : *les idées politiques de Louis-Ferdinand Céline* de Jacqueline Morand, docteur es-Sciences Politiques et *Drieu la Rochelle, Céline, Brasillach et la tentation fasciste* du finlandais Tarmo Kunnas. Titre du *Monde* : « *Céline et les universitaires ou la fin d'un purgatoire* », qui annonce d'autres ouvrages.

Dans les « papiers » de la même époque, on trouve ici et là, citations ou réflexions taillées dans le granit, celles de Céline : « *Il faut mentir ou mourir.* » – « *Notre voyage à nous est imaginaire. Voilà sa force. Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive.* » Et l'inévitable « *A quoi bon ?* »...

Celles des chroniqueurs : « *Echecs, révolte sans avenir, absence d'illusion, folie et mort composent la toile de fond de l'univers célinien* » (Smith). « *Refus de toute transcendance, de tout espoir qui prolonge la misère matérielle et morale de l'homme sans Dieu, sa faiblesse et son néant dans le sentiment aigu et constant de son inutilité, de sa mort* » (Vitoux-Morelle). Enfin, à *Combat*, ce bilan : « *Voué aux insultes, à la malédiction, à la haine féroce, Céline, l'homme, a connu de profondes humiliations, de sanglantes antipathies, de virulentes attaques, des haines de premier ordre* » (Michel Bourgeois).

Avant, pendant, après ces signes de renaissance du maudit, cinq tomes « haut-de-gamme » chez l'éditeur Balland, trois cahiers de *L'Herne*, deux volumes de la *Pléiade*, le démarrage des *Cahiers* chez Gallimard (aujourd'hui sept volumes). Sans oublier la précieuse biographie en trois volumes de Gibault et la monumentale bibliographie de Dauphin et Fouché. Comme disait Céline : « *Et voilà tout !* » Pour l'instant...

Oui, pour 1973 mais en 1987, quoi de nouveau ?

Je retrouve mon auberge espagnole qu'Assouline, du moins en ce qui concerne Céline, appelle l'Unesco !

Premier semestre : trois volumes importants et non des opuscules. L'un pour refuser à Céline le « *dignus est intrare* » dans la cathédrale fasciste qui est sans doute gothique ; l'autre, qui le veut antisémite depuis le berceau ; enfin, le troisième qui avec « celtitude », situe le génie de Céline dans la tradition des chevaliers du Graal en le faisant chevaucher un peu à la manière de Don Quijote... Trois livres, trois auteurs de qualité universitaire et eux-mêmes hommes de qualité ! Alors ? Où

allons-nous avec ces quelques milliers de pages nouvelles ?

Mais finalement, qui est Céline ? D'où vient-il ? A quelle époque appartient-il ? Médecin. Ecrivain. Prophète. Visionnaire. Banalités dites, redites. Je ne sais pourquoi je retrouve à cet instant cette phrase de Cioran : « *Seul un monstre peut se permettre le luxe de voir les choses telles qu'elles sont* » (Histoire et Utopie).

Céline, me dit un ami, libertaire lettré, c'est l'écriture d'hier, d'aujourd'hui, de demain, écriture parlée, langage de la vie ; à la fin de la guerre, mes copains de lycée lisaient tout Céline – j'ai eu moi-même une faiblesse pour *Semmelweiss* – nous avons enfin le langage, le style littéraire que nous attendions...

Savaient-ils le lire ? Sait-on le lire ? Quinze lecteurs – quinze pour ne pas dire dix mille – quinze lectures, quinze émotions différentes, quinze perceptions de la musique des mots et aussi du non-dit, alchimie comme une autre, langue vivante et forte, vieillie sans âge depuis des années ; celle de demain encore, qui sait ? Nombreux sont les jeunes lecteurs venus me demander par quel livre commencer la lecture de Céline. J'ai toujours conseillé le *Voyage...* si vous suivez, vous marcherez... N'avais-je pas écouté la chanson, ne provoquais-je pas à la première occasion la lecture à haute voix, histoire de me casser la voix d'émotion, les adieux à Molly : « *Bonne, admirable Molly, je veux si elle peut encore me lire, d'un endroit que je ne connais pas, qu'elle sache bien que je n'ai pas changé pour elle, que je l'aime encore et toujours, à ma manière, qu'elle peut venir ici quand elle voudra partager mon pain et ma furtive destinée. Si elle n'est plus belle, eh bien tant pis ! Nous nous arrangerons ! J'ai gardé tant de beauté d'elle en moi, si vivace, si chaude que j'en ai bien pour tous les deux et pour au moins vingt ans encore, le temps d'en finir. Pour la quitter il m'a fallu certes bien de la folie et d'une sale et froide espèce. Tout de même, j'ai défendu mon âme jusqu'à présent et si la mort, demain, venait me prendre, je ne serais, j'en suis certain, jamais aussi froid, vilain, aussi lourd que les autres, tant de gentillesse et de rêve Molly m'a fait cadeau dans le cours de ces quelques mois d'Amérique.* »

Mon premier *Voyage*, 1932, il est là, 623 pages, Denoël et Steele ; annoncé en préparation, du même auteur : « Tout doucement. »

Mon premier *Mort à crédit*, 1936, 697 pages, même éditeur. Total : 1 320 pages.

Plus tard, beaucoup plus tard, pour la valise et le chevet, la *Pléiade* 1962, préface d'Henri Mondor ; un seul volume *Voyage – Mort à crédit*. Total : 1 090 pages... Merveilleux pour les pérégrins.

1981 : même collection, mêmes titres : 1 582 pages ! 500 pages de plus, les deux œuvres préfacées, annotées – notices, notes, variantes, répertoire, vocabulaire, le tout signé d'Henri Godard, professeur d'Université qui doit, j'imagine, aimer et faire lire Céline. Ma déférence lui est acquise. Et j'ai lu Henri Godard, avec crainte d'abord, les rêves sont fragiles de même que les enthousiasmes d'adolescents, les complaisances ou les inappétences de l'adulte, ensuite avec un plaisir si vif que j'éprouvais le besoin de noter à mon tour :

« *La terre est abhorrée : elle est la matière même, lourde, collante, jamais plus atroce que quand elle est devenue boue, et pour cette raison montrée de préférence sous cette forme, des boues de Flandres au début du Voyage au bout de la nuit, à celles de la côte anglaise autour de Brighton dans Mort à crédit ou du Brandebourg dans Nord. Elle est, humus, faite de la décomposition et de la pourriture de ce qui est revenu à elle après en avoir été un moment détaché : végétaux, cadavres ; ce corps, le mien, s'y fondra un jour. La terre pour Céline est image de mort. A l'opposé, mers et fleuves, ciels, nuages et brouillards lui présentent toute la féerie du monde par visions brèves. Tout ce qui s'y rattache, ports, bateaux, du bateau-mouche à la péniche et au trois-mâts goélette, est occasion de lyrisme... »*

Voilà pourquoi, Monsieur le Professeur, je n'aime pas le cimetière de Meudon. Ni les autres.

Enorme paradoxe que cette œuvre visionnaire, sombre comme notre époque, écrite à l'encre noire du nihilisme mais aussi transparente comme eau de source, scintillante souvent d'une certaine joie de vivre, écrivain sachant faire rire, sa tonicité est là, il bouffonne, rigole, ment, triche, avec lui c'est la santé et avec Ferdinand, couché sur un lit d'hôpital militaire, si on refuse les oranges de Clémence c'est, puisqu'on a faim, pour brouter le bouquet de violettes de l'infirmière. Un glossaire célinien ne donne pas la recette, seule, la lecture, le chant des mots, comme un cantique en latin pour un intégriste à Saint-Nicolas-de-je-ne-sais-quoi !

Allons bouffonner ensemble par 3472 mètres de fond, à proximité de Terre-Neuve, là où se situe le Palais de Neptune et de Vénus aux Abysses. Les soubrettes sont des sirènes, fort girondes mais Neptune fait pépé ; quand à Vénus, malgré les bains de lait de Baleine, ses seins divins n'ont aucune tenue alors que ceux de Pryntyl, la jolie sirène que Neptune a rapatriée de chez ces chiens terrestres, dardent sous la caresse d'un espadon. Et dans le Palais se prépare un banquet de 492 000 couverts pour fêter le retour de la Lolita des Abysses alors que là-haut hurlent sourdement les cornes de brume. L'histoire de pépé Neptune, mémé Vénus et la jolie Pryntyl, ce trio célinien, sans oublier le capitaine Krog commandant de l'« Orctöström », ce nom que Céline invente en rêvant peut-être d'un fjord, a été publiée par son ami Pierre Monnier en 1950, alors que Ferdinand tremblait de rage et de froid sur les rivages danois.

Mais il y aura toujours des pisse-froid qui jamais ne sauront que Céline fait rire ceux qui aiment le lire.

« *Je jure que j'avais ce poison en ma possession depuis 1944. Ni mes avocats, ni mes gardiens, ni ma famille ne sont coupables de me l'avoir procuré* » (page 513 du *Laval* de Fred Kupferman, édité chez Balland, 1987).

Cette ultime déclaration manuscrite de l'homme d'Etat concerne 1° son suicide manqué, 2° son effroyable exécution. Mais l'auteur de cette excellente biographie de Pierre Laval émet une hypothèse en ces termes : « *Ce poison éventé, ou mal pris, vient-il de la pharmacie personnelle de Louis-Ferdinand Céline, qui en aurait fait cadeau à Laval lors de ses visites à Willflingen ?* »

Voilà la chronique célinienne évoquée, sans référence précise certes mais dans cette apocalyptique trilogie (*D'un château l'autre, Nord, Rigodon* – Pléiade, tome II), Laval est présent, réelles les rencontres avec Céline...

Fred Kupferman répète : « Le suicide manqué de Laval conserve son secret. » Mais Céline, lui, est mis par un historien – sinon par l'Histoire – en situation shakespearienne. Une dimension qu'il me plaît de choisir pour terminer cette préface.

Lucien Combelle

**Je ne veux pas que tout se perde.**

## **A propos du *Voyage au bout de la nuit***

*Postface à voyage au bout de la nuit (1933)*

Ah ! l'admirable lettre d'un lecteur, agent forestier, reproduite (avec quel esprit !) par Zavie dans *L'intran* :

« Il y a (dans ma bibliothèque) des livres de toutes sortes ; mais, si vous alliez les ouvrir, vous seriez bien étonné. Ils sont tous incomplets ; quelques-uns ne contiennent plus dans leur reliure que deux ou trois feuillets. Je suis d'avis qu'il faut faire commodément ce qu'on fait tous les jours ; alors, je lis avec des ciseaux, excusez-moi, et je coupe tout ce qui me déplaît. J'ai ainsi des lectures qui ne m'offensent jamais. Des *Loups*, j'ai gardé dix pages ; un peu moins du *Voyage au bout de la nuit*. De Corneille, j'ai gardé tout *Polyeucte* et une partie du *Cid*. Dans mon Racine, je n'ai presque rien supprimé. De Baudelaire, j'ai gardé deux cents vers et de Hugo un peu moins. De La Bruyère, le chapitre du Cœur ; de Saint-Évremond, la conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt. De M<sup>me</sup> de Sévigné, les lettres sur le procès de Fouquet ; de Proust, le dîner chez la duchesse de Guermantes ; le matin de Paris dans *La Prisonnière*. »

Que Zavie soit loué ! Ce n'est pas chaque jour qu'il nous parvient de l'Infini de tels messages ! Nous voici tous, grands morts et minuscules vivants, déculottés par le terrible garde-chasse.

Il ne nous pardonne pas grand-chose dans notre magnifique vêtue (acquise avec tant de peines !). Un tout petit essentiel ! Ah ! l'implacable ! Ah ! le véridique ! Il me faudra passer, en ce qui me concerne, dans l'éternité rien qu'avec quatre pages qu'il me laisse ! Jaloux à jamais de ce Mazeline qui me gagne décidément à tous les coups, bien fier qu'il peut être, lui, de ses dix pages pleines... Mais, juste retour, la mère Sévigné, obscène pour toujours, avec sa petite lettre entre ses gros appas, n'en sortira pas du froid sidéral... Villon n'est pas des nôtres, et la Mort sans lui n'est plus possible... Quant à Totor, avec moins de deux cents vers, je doute qu'il s'y retrouve...

Il nous presse, le garde-chasse ! Avons-nous même encore le temps de rendre nos comptes aux vivants ?

« Comme il est léger, le bagage qu'on emporte à l'éternité !... »

L'homme des bois ne rigole pas. Il s'y connaît dans l'infini des malices. Quel douanier de nos spirituels ! « Dix pages, monsieur ! Pas une de plus ! Et vous, Racine, rendez-moi ces deux *masculines* ! ». Nous en sommes là ! *Alas poor Yorick* !

Désormais, l'effroi d'être coupable environne nos jours... Aurais-je, en passant, réveillé quelque monstre ? Un vice inconnu ? La terre tremble-t-elle déjà ? Vend-on moins de tire-bouchons qu'auparavant ? Il ne s'agit plus d'amusettes, l'homme au ciseau va me couper tout ce qui me reste...

Et cependant, parole d'honneur, nous ne fîmes scandale que bien malgré nous ! Nos éditeurs pourront le répéter à qui voudra l'entendre. Je crache en l'air... A deux mille lecteurs nous pensions, timidement, au début, triés sur le volet, et puis même, faut-il l'avouer, sans l'amicale insistance de l'un d'eux, jamais le manuscrit n'aurait vu le jour... On ne fait pas plus modeste. Nous avons nos raisons, nous les avons encore. Tout bruit se regrette. Voyez donc ce qu'en pense notre garde forestier. Il s'y connaît. Enfin, l'on nous assure, de tous les côtés, qu'ils reviendront, ces temps obscurs. Avant cinq ans, le *Voyage* sera, paraît-il, parfaitement terminé. Tel est l'avis de nos meilleurs critiques, les « pour » et les « contre ». Mais cinq ans, c'est encore long... Il peut, d'ici là, se passer bien des

choses... On peut se faire beaucoup de mal et peu de bien en cinq ans... Je ne veux pas que tout se perde. Trop de gens furent avec moi mieux que gentils. Il se pourrait que je n'écrive plus rien. Dois-je penser à mes petits amis ? Le « genre Céline » ? Voici comment il procède... Un ! deux ! trois ! n'en perdez pas un mot de ce qui va suivre !

Voici bien la première fois, mais aussi la dernière, qu'il prend la plume à ce sujet ! Cela ne se fait pas, de défendre son genre ! Il ne se défend pas, il indique. Retenez donc bien ce qu'il explique. Le moment est mémorable. D'ailleurs, pas de fausse modestie, mon gros tambour m'a valu 100 000 acheteurs déjà, 300 000 lecteurs, et m'en vaudra, bien exploité, encore au moins autant. Alors ?... Sans compter le cinéma... Voici de quoi faire réfléchir tout coquin chargé de famille. Allons-y ! Ne me poussez pas ! Voilà comment je m'y prends... Je dirai tout...

La vie donc, je la retiens, entre mes deux mains, avec tout ce que je sais d'elle, tout ce qu'on peut soupçonner, qu'on aurait dû voir, qu'on a lu, du passé, du présent, pas trop d'avenir (rien ne fait divaguer comme l'avenir), tout ce qu'on devrait savoir, les dames qu'on a embrassées, ce qu'on a surpris ; les gens, ce qu'ils n'ont pas su qu'on savait, ce qu'ils vous ont fait ; les fausses santés, les joies défuntes, les petits airs en train d'oubli, le tout petit peu de vie qu'ils cachent encore, et le secret de la cellule au fond du rein, celle qui veut travailler bien pendant quarante-neuf heures, pas davantage, et puis qui laissera passer sa première albumine du retour à Dieu... Oui... Oui... Vous me comprenez ? Vous me suivez ? La jambe difforme de la petite cousine doit y tenir aussi, repliée, et le bateau navire à voiles si grand ouvert à trop de vents, qui n'en finit plus de faire son tour du monde avec son fret en vieux dollars ?... Il faut l'amarrer après votre rêve... Avec son capitaine qui ne veut pas avoir l'air de porter déjà des lorgnons... Et que tout l'équipage essaya, cependant, parce qu'on sait qu'il se méfie... son mousse lippu, dents branlantes, reste trop longtemps dans sa cabine... Et la corde du pendu, calfat, traîne bien loin derrière l'étambot, dans la mousse, loin, d'une vague à l'autre, qui courent après le navire...

Enfin, tout, plus encore, tout absolument, tout ce qu'on a cru, vite, au passage, qui pouvait faire vivre et mourir. Alors, le temps de votre mélange est venu au milieu des mois et des jours, tant bien que mal, au bout d'une année. Ce n'est pas beau, d'abord ; tout cela s'escalade, se chevauche, et se retrouve, en drôle, de places, le plus souvent ridicules, comme au grenier de la mairie. C'est le bazar des chansons mortes. Tant pis ! Mettez ce qui pue avec le reste. Vous n'y êtes pour rien. On vous reprochera tant de choses (presque tout, à vrai dire), tour à tour, que, dans cette pagaye d'invectives et de griefs, au nom de ceci, de cela, tout ce que vous fîtes, ou ferez, finira bien par y passer. La digestion du public s'effectue à coups de reproches. Deux sortes d'auteurs, en somme : ceux qui vous réveillent et qu'on insulte, ceux qui vous endorment et qu'on méprise *in petto*. L'inertie, c'est le sommeil de la race. Il en faut, sans doute. Qui le trouble se fait engueuler. Toute révolte est plus biologique que tragique, plus ennuyeuse que vexante. A nous, rien ne semble plus banal qu'un éreintement. A la lecture, c'est l'envie d'aider l'auteur qui nous domine, tellement ces pensums se traînent de redites en consonnes. La haine rend décidément encore plus bête que l'amour. C'est tout dire. Nous n'avons rien lu dans le genre qui dépassât, brève ou incontinent, la mauvaise lettre du gastritique qu'on n'a pas pu guérir, ou celle du refoulé, malheureux sans télégraphiste.

Attendons de pied ferme ce joli chef-d'œuvre de gentille humour, d'aimable et ferme dessein qui nous prouvera, par l'émoi, que notre monde entier ruisselait à notre escent, d'adorables dispositions.

Mais tenons notre promesse ! Finissons-en !

Ayant amalgamé tant bien que mal, disions-nous, hommes, bêtes et choses au gré de nos sens, de notre mémoire infirme, modestement, à vrai dire, très humblement (pour ne réveiller encore personne), nous étendons le tout (c'est l'impression que le procédé nous donne) comme une pâte sur le

métier. Debout, qu'elle était la vie ; la voici couchée, ni morte ni plus tout à fait vivante... Horizontale, notre pâte... Entre les branches de l'étau, maintenue, soumise à notre gré... Chez Ajalbert, à Beauvais, nous en vîmes qui tissaient ainsi, mais nous, c'est en empoignant les deux côtés que nous travaillons, tirillons, étirons cette pâte de vie, dangereuse et refaite, par chapitres... C'est le moment bien pénible, en vérité... La voici torturée par le travers et par le large, cette drôle de chose, presque jusqu'à ce qu'elle en craque... Pas tout à fait. Ça crie, forcément... Ça hurle... Ça geint... Ça essaie de se dégager... On a du mal... Faut pas se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché... Celui qu'on nous reproche... L'avez-vous entendu ?... Vous n'avez pas remarqué qu'au moment où sa peau est menacée, l'Homme essaye brusquement, successivement, encore une fois, tous les rôles, toutes les défenses, les grimaces, dont il s'est affublé dans le cours de sa vie ? On lui découvre alors, dans ces moments-là, bredouillant, paniquard, facilement trois ou quatre vérités différentes munies d'autant de terminologies superposées... Non ? Vous ne savez pas ? Alors vous n'avez pas remarqué grand-chose... Pourquoi vivez-vous ?

Je dis donc que les miens, bien englués dans l'inclusion tenace et molle où je les place, sont tirillés jusqu'aux aveux. A vous d'en faire votre profit ! Souvent c'est raté, parfois c'est réussi. On a trop insisté... Pas assez... Il reste de grands segments que le délire ne touchera pas... Tant pis ! D'autres coins où la vie se ratatine sans laisser de couleur. On ne saura jamais pourquoi... Du raconter, ni cuit ni fondu... Pâte pauvre qui ne tiendra guère, sans grâce, ni forme... Recommencer ne sert à rien... Ce qui sort loupé l'est bien... Le Temps se charge du reste... Ce n'est pas du grand art, sans doute, mais il vaut bien, tout considéré, l'autre : « Coiffeur à tout prix – Guerre indéfrisable – Rien qui dépasse – Participe intrompable – Le Peuple à sang-froid... Choses vues par M. Grenouille... » etc.

Les deux genres se défendent, puisque nous ne faisons que passer le Temps.

En attendant, il m'a donné, le garde à Zavie, une écrasante compagnie. Je me défile. Tant qu'à crever d'orgueil, je préfère que ce soit auprès des peintres : le Breughel, Greco, Goya même, voici les athlètes qui me donnent le courage pour étirer la garce. Je fais ce que je peux. J'ai les mains sales, prétend-on. Pas de petits soucis ! Thomas a Kempis, bien pur, lui s'y connaissait en Art, et puis en Ames aussi. C'est un malheur qu'il est mort. Voici comment qu'il parlait : « N'essayez pas d'imiter la fauvette ou le rossignol, disait-il, si vous ne pouvez pas ! Mais si c'est votre destin de chanter comme un crapaud, alors, allez-y ! Et de toutes vos forces ! Et qu'on vous entende ! ».

Voilà qui est conseiller, je trouve, comme un père. Qui nous juge ?

Est-ce donc cette humanité nietzschéenne ? Fendarde ? Cornélienne ? Stoïque ? Conquérante de Vents ? Tartufienne et Cocoricote ? Qu'on nous la prête avec son nerf dentaire et dans huit jours on ne parlera plus de ces cochonneries. Il faut que les âmes aussi passent à tabac.

*Préface à une réédition du  
voyage au bout de la nuit  
(1949)*

Ah, on remet le *Voyage* en route.

Ça me fait un effet.

Il s'est passé beaucoup de choses depuis quatorze ans...

Si j'étais pas tellement contraint, obligé pour gagner ma vie, je vous le dis tout de suite, je supprimerais tout. Je laisserais pas passer plus une ligne.

Tout est mal pris. J'ai trop fait naître de malfaisances.

Regardez un peu le nombre des morts, des haines autour... ces perfidies... le genre de cloaque que ça donne... ces monstres...

Ah, il faut être aveugle et sourd !

Vous me direz : mais c'est pas le *Voyage* ! Vos crimes là que vous en crevez, c'est rien à faire ! c'est votre malédiction vous-même ! votre *Bagatelles* ! vos ignominies pataquès ! votre scélératesse imageuse, bouffonneuse ! La Justice vous arquinque ? garotte ? Eh foutre, que plaignez ? Zigoto !

Ah mille grâces ! mille grâces ! Je m'enfure ! furerie ! pantèle ! bomine ! Tartufes ! Salsifis ! Vous m'errerez pas ! C'est pour le *Voyage* qu'on me cherche ! Sous la hache, je l'hurle ! c'est le compte entre moi et « Eux » ! au tout profond... pas racontable... On est en pétard de Mystique ! Quelle histoire !

Si j'étais pas tellement contraint, obligé pour gagner ma vie, je vous le dis tout de suite, je supprimerais tout. J'ai fait un hommage aux chacals !... Je veux !... Aimable !... Le don d'avance... « Deniers à Dieu » !... Je me suis débarrassé de la Chance... dès 36... aux bourrelles ! Procures ! Roblots !... Un, deux, trois livres admirables à m'égorger ! Et que je geigne ! J'ai fait le don ! J'ai été charitable, voilà !

Le monde des intentions m'amuse... m'amusait... il ne m'amuse plus.

Si j'étais pas tellement astreint, contraint, je supprimerais tout... surtout le *Voyage*... Le seul livre vraiment méchant de tous mes livres c'est le *Voyage*... Je me comprends... Le fonds sensible...

Tout va reprendre ! Ce Sarabbath ! Vous entendrez siffler d'en haut, de loin, de lieux sans noms : des mots, des ordres...

Vous verrez un peu ces manèges !... Vous me direz...

Ah, n'allez pas croire que je joue ! Je ne joue plus... je suis même plus aimable.

Si j'étais pas là tout astreint, comme debout, le dos contre quelque chose... je supprimerais tout.

(1960)

Alors voilà... En juillet 14. Nous sommes avenue du Bois. Nous avons là trois Parisiennes assez nerveuses. Des dames de l'époque, de l'époque de Gyp. Et alors on entend, mon Dieu, ce qu'elles disent. Et passent dans l'avenue du Bois, passent dans l'allée cavalière, un général et son officier d'état-major, qui suit par-derrière, à cheval. Alors la première des dames :

« Mon Dieu, mon Dieu ! Ah ! Dites donc, le général de Boisrobert, vous avez vu ?

— Oui, j'ai vu.

— Il m'a saluée, je crois ?

— Oui, oui, il vous a saluée. Moi je ne l'ai pas reconnu. Ça ne m'intéresse pas, vous savez.

— Mais l'officier d'état-major, c'est le petit Boilepère, oh, il est venu avant-hier, il est assommant, n'ayez pas l'air de voir, ne regardez pas, ne regardez pas. Vous savez, il nous a parlé des grandes manœuvres de Mourmelon ! Oh, il m'a dit " c'est la guerre, je m'en vais, je pars, je suis mobilisé moi-même bientôt ". Ils nous assomment, n'est-ce pas, avec la guerre... »

Alors on entend une musique dans le lointain, une musique sonnante, guerrière.

« Vous croyez ? Oui ? Vraiment ?

— Oh oui, avec cette guerre, ils nous assomment, ma chère amie. Les promenades militaires maintenant, le soir, ça a l'air de quoi ? C'est une guinguette, c'est pas possible... A Longchamp, la dernière fois, j'ai vu les soldats avec ce qu'ils appellent " bourguignotes ", des espèces de casques, c'est pas croyable, c'est très laid, ils s'enlaidissent, c'est ça qu'ils appellent faire la guerre. C'est ridicule, n'est-ce pas, ridicule. Oh, oui oui oui, c'est ridicule... Nous allons aller prendre quelque chose chez Charvin, passage Choiseul. Oh, tiens, voilà l'attaché de l'ambassade d'Espagne. Il parle de guerre aussi, mon petit, c'est effrayant, oh, j'ai dit à mon mari : " Va-t'en à la chasse, ne parle pas de guerre, va tirer la perdrix, les faisans. " Des guerres à cette époque-ci, c'est ridicule, enfin, c'est inconcevable, c'est pas croyable ces choses-là. Ils ont des refrains imbéciles, tout se perd, non vraiment, c'est du Maurice Chevalier, il est très drôle d'ailleurs, il met son derrière partout, il est scandaleux. Et voilà ; oui, c'est tout. Ah, j'ai été à la bataille de fleurs ! Ah, la bataille de fleurs, ça oui, c'était joli, c'était gracieux partout. Mais maintenant, ils partent en manœuvres, ils partent à la guerre, ça c'est idiot n'est-ce-pas. Il faut que le gens changent de mœurs. C'est pas possible, ça peut pas durer. »

Bon, bien, alors là nous avons un lever de rideau, nous sommes entrés dans la guerre. Voilà déjà pour votre entrée. Bon. A ce moment-là vous pouvez partir dans Paris présenter un autobus, il y a des vues saisissantes, l'autobus qui descend vers le carrefour Drouot, l'autobus à ce moment-là prend un galop, c'est rigolo ça à voir, l'autobus Madeleine-Bastille, à trois chevaux, ah bien vous prenez cette vue-là. Bon, bien. Alors à ce moment-là vous rentrez dans le paysage. Vous prenez les paysages qui sont dans le *Voyage*. Il faut relire le *Voyage* – ça c'est ennuyeux. Il faut trouver dans le *Voyage* des choses qui existent encore. Le passage Choiseul vous pouvez certainement le prendre. Mais il y aurait Epinay, la montée d'Epinay, vous avez encore le barrage de Suresnes, vous pouvez prendre, bien qu'il ne ressemble déjà plus à ce qui était... et puis vous pouvez prendre encore les Tuileries, vous pouvez prendre le square Louvois, les petites rues, ça c'est à voir, ce qui colle avec vos affaires.

Et puis, il y a la mobilisation. Bien. A ce moment-là vous rentrez dans le *Voyage*. Là alors, c'est où les héros du *Voyage* partent à la guerre, ça fait partie du grand film. Faut du pognon pour ça...

Puis alors, la fin.

Alors là, je vous laisse une partie rêveuse...

Et puis cependant vous pouvez représenter peut-être... un paysage de la Meuse, là où j'ai commencé la guerre d'ailleurs, un peu les Flandres, bon, très bien, vous n'avez qu'à voir, c'est évocateur, et puis tout doucement vous commencez à faire partir ce roulement de la canonnade. Ce qui marquait la guerre, pour les gens de 14, quand ils arrivaient au front, c'est la canonnade, de part et d'autre. C'était un roulement blom belolom belom, qui était une espèce de meule où passait au fond l'époque. C'est-à-dire que là, devant vous, vous aviez la ligne de feu, et c'est là que ça s'accomplissait, qu'on allait crever, c'est là que les gens allaient mourir.

Bon, et alors il s'agissait de monter là à la baïonnette, de toutes les façons, mais ça se traduisait en gros par le feu et les incendies. Le feu, puis ça brûlait. Les villages brûlaient, tout brûlait. Le feu... puis la boucherie. Mais ça vous ne pouvez pas le faire non plus. Ça fait partie d'un grand film.

Vous représentez comme vous pouvez, débrouillez-vous. C'est là que je compte sur le petit

Descaves <sup>[4]</sup>. Il faut une musique qui accompagne ce bruit de canonnade. Boh, une musique assez sinistre, assez wagnérienne, assez profonde, et ça il peut couper dans des bibliothèques pour ça. Une musique qui accompagne tout. Très peu de phrases. Très peu de mots. Même dans la grande histoire, même dans les trois cents millions. Presque pas de mots, presque pas de mots. La canonnade. Belombelom bom, tac-tactac. Des mousqueteries. C'était des fusils ou des mitrailleuses, il y en avait déjà. De la mer du Nord à la Suisse, il y avait un ruban de quatre cent cinquante kilomètres qui n'arrêtait pas de brouter de l'homme, et de part et d'autre. Ah, ben oui, le type qui arrivait là, il disait : « C'est là que ça se passe, c'est la guillotine, quoi ; c'est là qu'on se fait massacrer. C'est pas du rêve. » Et il en est mort un million sept cent mille. C'est pas un petit peu ! Avec des reculs, des avances et des reculs – mais au fond l'histoire... des boboum plus puissants, des gros canons, des petits, pas beaucoup d'avions, non, vous pouvez représenter un vague avion, mais c'était piteux, et même les flèches (*sic*), c'était pas grand-chose, non. Ce qu'on craignait, c'était la canonnade très nette. Les Allemands, eux, avaient de gros canons qui étaient une grosse surprise pour l'armée française, des 105, on n'en n'avait pas. Bon... Et des bicyclettes qu'on pliait, qu'on cassait.

Alors, pour finir l'histoire, le *Voyage*, vous voyez, il finit, ben, il finit comme il peut, quoi, mais alors justement, il y a une fin, une terminaison, une signature du *Voyage*, vivante alors. Le livre se termine en paroles philosophiques, ça se termine pour le livre, mais pas pour le cinéma. Alors au

cinéma voilà. Je voyais une terminaison : celle-ci. Il y a un vieux bonhomme – qui est Simon <sup>[5]</sup> dans mon esprit – qui est gardien du cimetière, du cimetière militaire. Ben, il est vieux maintenant, il a soixante-dix ans, il peut plus. Ben alors, le directeur des cimetières militaires, le conservateur, un jeune homme, lui a signifié qu'il est temps de sortir... « Ah, il dit, je veux bien, j'demande pas mieux parce que j'peux plus y aller... » Parce que voilà, on a bâti pour lui une cabane, aux environs de Verdun, quoi, une cabane, et alors, de cette cabane Adrian, une baraque Adrian qu'on lui a laissée, il fait un peu buvette aussi en même temps, et puis il a un gramophone, et alors, de l'époque, hein ! alors, dans la buvette, eh ben, il donne à boire aux gens qui viennent, et il dit, il raconte son histoire à beaucoup de gens, et on voit la buvette, et alors il y a des gens qui viennent, il y en a beaucoup qui venaient, mais qui viennent plus, pour voir les tombes des chers disparus, mais après tout ils sont bien vieux les chers disparus. N'est-ce pas, bien vieux, et puis pour y aller c'est assez difficile. C'est si difficile qu'il y va plus, lui, parce qu'il dit : « Je suis trop vieux, j'peux pas bouger. Faire trois

kilomètres à travers les sillons, c'est merdeux, c'est impossible, je reviens crevé, n'est-ce pas, j'peux plus, j'peux plus, ah non. » Alors il a l'occasion de dire ça, parce que le superintendant, conservateur, du cimetière lui a trouvé quelqu'un pour le remplacer. Et puis c'est qui ce quelqu'un pour le remplacer ? Ben, ce sont des... ce sont des Arméniens. Une famille d'Arméniens. Il y a un père, une mère, et cinq petits enfants. Et pourquoi qu'ils sont là ? Parce qu'ils étaient en Afrique, comme font tous les Arméniens [*sic*], et on les a foutus à la porte de l'Afrique, on allait les bouffer, et on leur a dit : « Vous allez monter là-haut, vous réfugier là-haut, vous allez trouver un cimetière, vous aurez un bonhomme qui va foutre le camp et vous allez le remplacer. – Ah ! » Puis il dit : « C'est bien, parce que les gosses ils sont malades, l'Afrique, c'est tout de même trop chaud pour eux. »

Alors Simon les reçoit. Le gardien de cimetière. Il a sa casquette, tout. « Ben, il dit, vous venez me remplacer, ben ici vous savez, vous aurez pas chaud, hein ! C'est bien si vous amenez de la chaleur, vous n'aurez pas froid, si vous voulez faire un peu de feu vous-mêmes, chercher un peu de bois... » Alors le bois c'est une marmite avec laquelle il fait son feu, mais il dit : « Moi, j'peux plus tenir, parce qu'il faut que j'cavale. Dans le temps, il y avait des Américains... Il y a toujours des Américains aussi là-dedans, vous verrez, vous les trouverez... alors moi, je veux vous conduire jusqu'à la porte où ça se passe, c'est pas loin, c'est à un kilomètre à peine, mais moi j'peux plus – parce qu'il boite, en même temps, n'est-ce pas, il boite – moi j'suis mutilé à quatre-vingts pour cent de 14, ça compte ! Ben j'm'en irai chez ma sœur. C'était une belle vache. Elle demeure à Asnières. C'était une salope, je l'sais ! Elle me dit de venir, elle me dit de venir mais j'sais pas si j'm'entendrai avec elle, moi, maintenant, j'l'ai pas vue depuis trente ans ; c'était une saloperie quand je l'ai quittée, elle doit être encore plus salope maintenant. Elle est mariée, elle me dit qu'ils ont une chambre, peut-être ben oui, ils ont une chambre, j'sais pas ce que je ferai là-dedans, enfin j'peux pas rester là, n'est-ce pas, j'peux pas faire le service, j'peux pas. Il y en a [pas] beaucoup de service maintenant, il y en a deux, trois qui viennent. Il y en avait dans le temps, il y en avait des masses qui venaient, pour le souvenir, des Français, des Anglais. Il y a de tout là-dedans, là-bas, mais vous verrez, on m'dit : " Ah faut remettre les croix " – ben, il y en a de tombées, évidemment, le temps a fait son œuvre, les croix peuvent pas tenir toujours, alors j'ai remis des croix comme j'ai pu pendant un certain temps, puis maintenant j'y vais plus, ah non, j'peux pas y aller, après je me couche, vous comprenez, j'peux plus. Ben me coucher ici, hein, c'est pas très drôle, puis j'ai personne. »

Alors ils viennent, et justement il y a une bonne femme qui vient, une Américaine, une très vieille Américaine, qui dit, ben : « Je voudrais voir mon ami John Brown, mon cher oncle qui est mort, là, vous n'avez pas ? – Oh, il dit, ça c'est dans les registres, attendez je vais regarder, ah, je vais vous montrer le registre. » Et il dit : « Ah, je le tenais bien, ça faut être juste, hein. Voyons, Brown, Brown, Brown. Ah oui, oui, oui, oui, oui. Oh ben vous savez, c'est au cimetière des Fauvettes, là-bas, dame, c'est difficile à retrouver maintenant. Non, non, tenez, lui, là, avec sa femme et les enfants, c'est amusant les terres, ils vont remettre ça en ordre. Et puis alors, vous comprenez, moi j'peux pas, je vous le dis, ça c'est pas la peine, madame, je vous assure, vous vous engageriez là-dedans, eh ben vous savez, pour le retrouver, il est bien là, dans mon registre, mais là-bas vous savez, il y a très longtemps que j'ai été là... oh c'est très loin. L'Américain, c'est à gauche, au moins deux kilomètres et demi d'ici, non, non, ils vont faire ça eux... Mais je peux toujours vous servir ce qu'il y a, j'ai de la grenadine, du Byrrh citron... Oh, il vous faut un petit café, ah, oui, un petit café, ça se refuse pas, ça, je vous fais un petit café... »

Alors il fait un petit café, n'est-ce pas, il sent la gonzesse. « Ben, il dit, voyez-vous ma sœur, là à Asnières, on prenait du café chez nous... je sais pas si elle sait le faire, après tout. Une garce, oh ça, je le dis. Ben, j'sais pas ce que je vais faire, après tout. Une garce, oh, ça, je le dis. Ben, j'sais pas ce que

je vais faire, moi, enfin faut bien que j'm'en aille. Alors voilà, bien, je vais partir, oui, je vais m'en aller, ben je vous laisse avec. Ah ! N'ayez pas peur – parce que les autres ils ont un peu la tremblote. Oh, on n'a pas chaud ici, mais pour avoir chaud vous n'avez qu'à mettre plus de bois. Du bois c'est tout simple, c'est là le bois. Ah, vous allez voir, je vais vous faire un peu de musique ; c'est pas rigolo, tiens ; un peu de musique. Ah, il était bon, ce gramophone-là, il est parfait, hein, ah, il était d'époque, il était très bien, c'était un... »

Alors il sort un truc à la main, et on joue les disques de l'époque, mais alors de l'époque, n'est-ce pas, *Viens Poupoule, Ma Tonkinoise !* : « Ah c'est gai, c'est plus drôle, ah, vous pourrez faire ça tout l'été vous savez, ça reviendra le monde quand ils auront un peu déblayé, c'est que question de s'y mettre, hein ? Eh ben madame, vous retournez ? Vous vous en allez à Paris ? Vous avez une voiture ? Ah ben dites donc, ça m'arrangerait, ça alors, retourner en voiture... »

## **A propos de *Mort à crédit***

*Lettre à André Rousseaux*

Le 24 [mai 1936].

Cher confrère

Tout d'abord ma très vive reconnaissance pour l'article que vous le tout premier vous avez bien voulu me consacrer. Je ne sais ce qu'il me faut admirer le plus, votre bienveillance ou votre courage ! Surtout que vous avez dû éprouver de votre public de très vives réactions. Il est plus (bien) facile de m'accabler que de me défendre ! Je le sais.

Maintenant aux querelles !

Griefs de l'argot : truc, procédé, manière, artifice, [*un mot illisible*] etc. !

Mais non ! J'écris comme je parle, sans procédé, je vous prie de le croire. Je me donne du mal pour rendre le « parlé » en « écrit », parce que le papier retient mal la parole, mais c'est tout. Point de tic ! Point de genre en cela ! De la condensation c'est tout. Je trouve quant à moi en ceci le seul mode d'expression possible pour l'émotion. Je ne veux pas narrer, je veux faire Ressentir. Il est impossible de le faire avec le langage académique, usuel – le beau style. C'est l'instrument des rapports, de la discussion, de la lettre à la cousine, mais c'est toujours de la grimace et du figé. Je ne peux pas lire un roman en langage classique. Ce sont là des Projets *de romans*, *ce ne sont jamais des romans. Tout le travail reste à faire. Le rendu émotif n'y est pas.* Et c'est lui seul qui compte. D'ailleurs cela est tellement exact que sans camaraderie, forcerie, complaisance, pénurie, on ne les *lirait plus depuis longtemps !* Leur langue est *impossible, elle est morte*, aussi illisible (en ce sens émotif) que le latin. Pourquoi je fais tant d'emprunts à la langue, au « jargon », à la syntaxe argotique, pourquoi je la forme moi-même si tel est mon besoin de l'instant ? *Parce que vous l'avez dit, elle meurt vite cette langue.* Donc elle a vécu, elle Vit tant que je l'emploie. Capitale supériorité sur la langue dite pure, bien française, raffinée, elle Toujours morte, morte dès le début, morte depuis Voltaire, cadavre, *dead as a door nail.* Tout le monde le sent, personne ne le dit, n'ose le dire. Une langue c'est comme le reste, Ça meurt tout le temps, ça doit mourir. Il faut s'y résigner, la langue des romans habituels est morte, syntaxe morte, tout mort. Les miens mourront aussi, bientôt sans doute, mais ils auront eu la petite supériorité sur tant d'autres, ils auront pendant un an, un mois, un jour, Vécu.

Tout est là. Le reste n'est que grossière, imbécile, gâteuse vantardise. Dans toute cette recherche d'un français absolu il existe une niaise prétention, insupportable, à l'éternité d'une forme d'écrire, une seule, en français ! le joli style ! la jolie momie ! Bandelettes ! Ne rien risquer. Vite en momie ! C'est le mot d'ordre de tous les lycées. Bandelettes ! Encore suis-je moins cruel qu'Elie Faure. « La plupart du temps les artistes sous prétexte d'art s'arrangent pour faire plus mort que la mort, ils lui ajoutent un poids spécifique que la mort n'a pas. La mort possède encore une espèce de vie... »

Votre ami CÉLINE.

Lettre à Léon Daudet

Cher Maître,

La critique (en général) fait preuve contre mon nouveau livre d'une partialité écœurante. Il s'agit de me faire payer cher le succès du *Voyage* (acquis en grande partie grâce à vous). Tous les moyens sont bons pour me faire passer pour un rusé, un farceur, un maniaque, enfin et surtout, bien plus *grave*, pour un *ennuyeux* !... Rien n'y manque ! On ne *me* lit même pas. Le siège est fait ! Il s'agit de nuire le plus possible et de propos délibéré. Sans aucune élémentaire probité morale ou artistique. Evidemment tout ceci est classique. Dans un art quelconque les ratés formant une proportion de 999/1 000 tout ce qui n'est pas raté provoque une révolution, un déluge de haines. Bon. Mais il me peinerait beaucoup que ce mascaret bilieux vous empêchât au moins de me lire. Je me suis très sincèrement appliqué à cet ouvrage, énormément à vrai dire. J'y ai passé depuis quatre ans mes jours et mes nuits, en plus de ma misérable pratique au dispensaire (1 500 francs par mois). Je ne suis pas riche, j'ai une fille et une mère à ma charge. Le *Voyage* m'a rapporté environ 1 200 francs de rente mensuels. Je cite ces chiffres parce qu'ils disent bien les choses telles qu'elles sont. Pour *Mort à crédit* je me suis crevé littéralement. Je l'ai fait le mieux que j'ai pu. Si ceux qui se permettent si lâchement, si impunément de me « piloriser » possédaient le vingtième de ma probité et de mon application, le monde deviendrait aussitôt un édénique séjour, et j'avoue alors que ma littérature deviendrait injuste. Mais nous n'en sommes pas là. On me fait aussi, profondément je crois, le grief de rompre avec toutes les formes académiques classiques, consacrées. J'écris dans une sorte de prose parlée, transposée. Je trouve cette manière plus vivante. Ai-je le droit ? Cette forme a ses règles, ses lois, terribles aussi, vous le savez bien. Que d'autres essaient. Ils verront. J'ai effacé mon travail derrière moi, mais il existe. Autre chose, on me reproche aussi de n'être point latin, classique, méridional (caractères bien définis... élégance... mesure... joliesse... etc.). Je suis très capable d'apprécier les diverses beautés du genre, mais bien incapable de m'y soumettre !... Je ne suis pas méridional. Je suis parisien, breton et flamand de descendance. J'écris comme je sens. On me reproche d'être ordurier, de parler vert. Il faut alors reprocher à Rabelais, à Villon, à Brughel, à tant d'autres... Tout ne vient pas de la Renaissance. On me reproche la cruauté systématique. Que le monde change d'âme, je changerai de forme. D'où me viennent tous ces puristes soudains ? Je ne les vois pas s'élever contre les films gangsters ! contre *Détective* ! contre tant de pornographies qui sont elles sans excuses... C'est que ces puristes sont aussi des lâches. Ils ne risquent rien, surtout anonymement, à vider leur petit fiel contre un auteur solitaire, ils risquent trop contre les formidables intérêts du film ou d'Hachette. Lèche-bottes d'un côté ou farouches défenseurs moraux selon l'intérêt du bifteck. Sont-ils jaloux de mon expérience vivante ? Evidemment je n'ai jamais été au lycée. J'ai fait mes bachots, ma médecine, tout en gagnant ma vie. On apprend beaucoup par ce moyen. C'est peut-être ce qu'on me pardonnerait le moins facilement. Enfin je suis médecin. On hait les médecins, leur expérience aussi. En écrivant des livres du genre que vous savez je risque beaucoup d'être éliminé de partout, de perdre mes emplois. Je ne fais pas de la littérature de repos.

Enfin on me reproche ce qu'on appelle la *confusion*... L'autre ne me trouve pas vraisemblable !

J'écris dans la formule *rêve éveillé*. C'est une formule nordique. Ah ! comme je serais heureux que vous me réserviez un article, non pour me louer (cette demande ne serait digne ni de vous ni de moi), mais pour définir clairement comme vous seul pourriez le faire, avec votre immense autorité, ce qui existe et ce qui n'existe pas dans mon livre.

Croyez-moi toujours cher Maître très sincèrement reconnaissant et amical

Louis Destouches.

(L. -F. Céline).

(1957)

Eh bien voilà ! Ayant vécu dans bien des endroits, sous des climats différents, et dans des conditions différentes, je me trouve à présent prié de donner mon impression sur mes chefs-d'œuvre dans un décor de chaise électrique... Mais ça ne va pas me troubler du tout, je vais dire tout ce que j'en pense, et personne ne m'empêchera de parler. Eh bien voyez-vous – je vais aller vite, parce que je crois que ces choses-là coûtent très cher, il faut donc être ménager de ses mots – je parle tout de suite de ce que je sais et de ce que j'ai lu. Dans les Mémoires de George Sand, – on ne lit pas beaucoup George Sand, mais on lit encore un peu ses Mémoires, et moi en particulier je les ai lus – il y a un chapitre remarquable où, étant jeune fille, elle allait au-devant de la vie, et elle avait des idées de gauche, d'extrême gauche même pour l'époque. Elle était accueillie, elle avait accès, de par sa naissance et par sa notoriété – on sait que c'était une arrière-petite-fille du prince de Saxe –, elle avait accès dans les grands salons, et en particulier dans ceux où se rassemblaient encore les membres de l'ancienne aristocratie, mais la vraie ! celle qui existait encore, qui était sortie de la cour de Louis XVI, avec quel mal ! et même de Louis XV. Et elle regardait ces membres de l'aristocratie avec grande épouvante : la manière dont ils gesticulaient, dont ils s'agitaient, dont ils s'offraient des petits fours, dont ils s'avançaient des chaises, les retiraient, cachaient leur perruque entre les seins des dames, et puis ensuite les mettaient sous leur derrière, et puis faisaient mille grâces, mille petits chichis... Elle en était épouvantée, de voir ces vieux d'une époque disparue faire tant de grimaces. Eh bien, personnellement, je trouve ce chapitre essentiel. – Je crois que Proust lui-même s'en est bien servi, dans ce fameux chapitre où on voit les gens vieillir sur place ; c'est un chapitre fameux, mais là je crois que George Sand l'a précédé ; c'est vraiment un très gros effort littéraire. – Eh bien j'ai la même impression quand je lis un livre ; j'ai l'impression de gens qui font des grimaces. Ils font des singeries tout à fait inutiles. Ils ne vont pas directement dans le sujet, ils tournent autour, ils s'avancent des chaises, ils font des prologues ; mais ils ne vont pas directement au nerf, n'est-ce pas, à l'émotion ; ça ils n'y vont pas du tout. Alors voilà : pour tout dire, je regarde les romans de mes contemporains, je me dis : « Ça signifie déjà du travail, mais du travail inutile. » Voilà ce que j'en pense. Parce qu'ils ne sont pas à la mesure de l'époque, ni dans le ton de l'époque. Le ton de l'époque, eh bien, mon Dieu... Il faut tenir compte que le roman, puisqu'il s'agit de roman, puisque c'est là-dessus qu'on me demande de donner ma pensée, le roman n'a plus la mission qu'il avait : il n'est plus un organe d'information. Du temps de Balzac, on apprenait la vie d'un médecin de campagne dans Balzac : du temps de Flaubert, la vie de l'adultère dans *Bovary*, etc., etc. Maintenant nous sommes renseignés sur tous ces chapitres, énormément renseignés : et par la presse, et par les tribunaux, et par la télévision, et par les enquêtes médico-sociales. Oh ! il y en a des histoires, avec des documents, des photographies... Il n'y a plus besoin de tout ça. Je crois que le rôle documentaire, et même psychologique, du roman est terminé, voilà mon impression. Et alors, qu'est-ce qui lui reste ? Eh bien, il ne lui reste pas grand-chose, il lui reste le style, et puis les circonstances où le bonhomme se trouve. Proust évidemment se trouvait dans le monde, eh bien il raconte le monde, n'est-ce pas, ce qu'il voit, et puis enfin les petits drames de la pédérastie. Bon. Très bien. Mais enfin, il s'agit de se placer dans la ligne où vous place la vie, et puis de ne pas en sortir, de façon à recueillir tout ce qu'il y a, et puis

de transposer en style. Alors, question de style... Le style de tous ces trucs-là, je le trouve dans le même ton que le bachot, dans le même ton que le journal habituel, dans le même ton que les plaidoiries, dans le même ton que les déclarations à la Chambre, c'est-à-dire un style verbal, éloquent peut-être, mais en tout cas certainement pas émotif. Je les regarde comme les impressionnistes devaient regarder les peintres de leur époque, qui le leur rendaient bien. Evidemment l'impressionniste, quand il regardait l'église d'Auvers par un peintre de l'époque, un bon peintre de l'époque, ce n'était pas du Van Gogh ! Et l'autre disait : « Mais c'est une horreur, c'est un malfaiteur, il faut le tuer ! » Eh bien, ils pensent encore ça de mes livres, évidemment.

Je dis que ce que l'on fait, ce sont des romans inutiles, parce que ce qui compte, c'est le style, et le style, personne ne veut s'y plier. Ça demande énormément de travail, et les gens ne sont pas travailleurs, ils ne vivent pas pour travailler, ils vivent pour jouir de la vie, alors ça ne permet pas beaucoup de travail. Les impressionnistes étaient de très gros travailleurs. Sans travail, il n'y a pas grand-chose à faire. Il y a l'éloquence naturelle : c'est vraiment très mauvais, l'éloquence naturelle. Il faut que ça tienne à la page. Pour tenir sur une page, ça demande un très gros effort.

Je trouve que là, il y a quelque chose à faire entièrement, un style. Eh bien, des styles, il n'y en a pas beaucoup dans une époque, vous savez. Sans être bien prétentieux il n'y en a pas beaucoup. Il y en a trois ou quatre par génération – il faut dire la vérité, parce que, si je ne la dis pas, personne ne la dira. Ils sont décadents eux-mêmes, après ; ils ne durent qu'un temps. Il y a une notion de la vie, une philosophie générale, qui fait que la vie est éternelle, que la vie commence à soixante ans, à cinquante ans... Non ! Non ! Elle est passagère ! C'est donc le temps qui régit, et il ne dure pas toujours. George Sand se moquait de ces vieilles grimaces des anciens courtisans. Mais elle-même, si nous la voyions maintenant, nous la trouverions parfaitement ridicule. Il y a donc un temps, un temps précis. Regardez les grandes histoires. Qu'est-ce qui tient au théâtre ? Pas grand-chose. On revient toujours à Shakespeare, forcément. Shakespeare, il a pour lui le costume, ça le sauve. Il se situe donc hors de son époque. Là il a gagné. Tandis que si nous jouons du Shakespeare en costume de ville, nous savons que c'est très mauvais, ça ne donne pas l'effet. Il y a toute espèce de choses qui concourent.

Alors on dit : les romans de Céline, c'est agaçant, c'est crispant, etc. : parce que ça n'est pas dans le style du bachot, dans le style admis, le style du journal habituel, le style de la licence. Styles qui vraiment s'imposent, formellement, et qui tiennent, et qui tiendront, je vais vous dire pourquoi, peu à peu.

Je reviens à ce style. Ce style, il est fait d'une certaine façon de forcer les phrases à sortir légèrement de leur signification habituelle, de les sortir des gonds pour ainsi dire, les déplacer, et forcer ainsi le lecteur à lui-même déplacer son sens. Mais très légèrement ! Oh ! très légèrement ! Parce que tout ça, si vous faites lourd, n'est-ce pas, c'est une gaffe, c'est la gaffe. Ça demande donc énormément de recul, de sensibilité ; c'est très difficile à faire, parce qu'il faut tourner autour. Autour de quoi ? Autour de l'émotion.

Alors là, j'en reviens à ma grande attaque contre le Verbe. Vous savez, dans les Ecritures, il est écrit : « Au commencement était le Verbe. » Non ! Au commencement était l'émotion. Le Verbe est venu ensuite pour remplacer l'émotion, comme le trot remplace le galop, alors que la loi naturelle du cheval est le galop ; on lui fait avoir le trot. On a sorti l'homme de la poésie émotive pour le faire entrer dans la dialectique, c'est-à-dire le bafouillage, n'est-ce pas ? Ou les idées. Les idées, rien n'est plus vulgaire. Les encyclopédies sont pleines d'idées, il y en a quarante volumes, énormes, remplis d'idées. Très bonnes, d'ailleurs. Excellentes. Qui ont fait leur temps. Mais ça n'est pas la question. Ce n'est pas mon domaine, les idées, les messages. Je ne suis pas un homme à message. Je ne suis pas un homme à idées. Je suis un homme à style. Le style, dame, tout le monde s'arrête devant, personne n'y

vient à ce truc-là. Parce que c'est un boulot très dur. Il consiste à prendre les phrases, je vous le disais, en les sortant de leurs gonds. Ou une autre image : si vous prenez un bâton et si vous voulez le faire paraître droit dans l'eau, vous allez le courber d'abord, parce que la réfraction fait que si je mets ma canne dans l'eau, elle a l'air d'être cassée. Il faut la casser avant de la plonger dans l'eau. C'est un vrai travail. C'est le travail du styliste.

Souvent les gens viennent me voir et me disent : « Vous avez l'air d'écrire facilement. » Mais non ! Je n'écris pas facilement ! Qu'avec beaucoup de peine ! Et ça m'assomme d'écrire, en plus. Il faut que ça soit fait très très finement, très délicatement. Ça fait du 80 000 pages pour arriver à faire 800 pages de manuscrit, où le travail est effacé. On ne le voit pas. Le lecteur n'est pas supposé voir le travail. Lui, c'est un passager. Il a payé sa place, il a acheté le livré. Il ne s'occupe pas de ce qui se passe dans les soutes, il ne s'occupe pas de ce qui se passe sur le pont, il ne sait pas comment on conduit le navire. Lui, il veut jouir. La délectation. Il a le livre, il doit se délecter. Mon devoir à moi est de le faire se délecter, et à cela je m'emploie. Et je veux donc qu'il me dise : « Ah ! vous faites ça... Ah ! c'est facile... Ah ! moi mon Dieu, si j'avais votre facilité ! » Mais je n'ai pas de facilité du tout, nom de Dieu ! Aucune. Rien du tout. Les types sont beaucoup plus doués que moi. Seulement, je me mets au travail. Le travail, eux, ils ne le mettent pas, ils ne se concentrent pas. Voilà l'aventure.

On entend dire : « Bon. Très bien. Il met trois points, trois points... » Vous savez, trois points, les impressionnistes ont fait trois points. Vous avez Seurat, il mettait des trois points partout ; il trouvait que ça aérail, ça faisait voltiger sa peinture. Il avait raison, cet homme. Ça a pas fait beaucoup école. On respecte beaucoup Seurat, on l'achète très cher. Mais enfin, on ne peut pas dire qu'il ait fait des petits. Je ne crois pas que moi on me suive beaucoup. N'ayez pas peur. On en prendra un petit peu, un petit bout par-ci, par-là, mais pas beaucoup. C'est trop dur. De même que Seurat... on n'a pas continué.

Je vais vous dire pourquoi. Je vais aller plus loin. Je me demandais ce matin pourquoi on résistait à changer de style. Les grandes civilisations ont changé souvent de style. Je parle des grandes civilisations disparues, oubliées, que ce soit les Sumériens, les Araméens, toutes ces civilisations, il y en a quarante, cinquante, entre le Tigre et l'Euphrate, qui ont eu des poètes, qui ont eu des écrivains, qui ont eu des législateurs. Ils ont changé souvent de style. Les Français, eux, sont soudés ; ils sont soudés au style Voltaire, qui était une jolie forme d'ailleurs, qui fut copié par Bourget, par Anatole France, et puis finalement par tout le monde. Il m'a été donné de lire *La Revue des Deux Mondes* des cent dernières années. Il y a là-dedans toute espèce de romans faciles ; il n'y a qu'à rajouter des téléphones, des avions, et ça ira très bien. On est resté sous un style.

Parce que je crois que pour avoir un nouveau style, il faut une civilisation très neuve, très forte plutôt. Par exemple, vous avez en ce moment-ci les Chinois qui tapent dans leur langue et qui sont en train de se défaire de leurs caractères, de leur style même, parce que vous savez que la langue chinoise est une langue très complexe, qui était comprise grâce à des artifices par une certaine secte. Eh bien, eux, ils ont le courage, et ils ont la force, dirons-nous, la passion de se défaire entièrement de l'ancien chinois pour faire un autre chinois plus neuf. Et ça, ça n'arrive pas... Remarquez, les Américains n'ont jamais rien fait de nouveau. Quand ils cherchent un mot, ils piochent dans le latin, péniblement, ils n'ont jamais rien inventé du tout. C'est très difficile d'inventer des mots, et c'est très difficile de changer de style. A ce point que je crois que celui-là est vraiment ce qu'il faut à notre petite civilisation française, qui aura duré quatre cents ans, quatre siècles, rien du tout. Alors ils sont fixés à ça, je peux dire, parce qu'ils n'ont plus la force, la passion qu'il faut pour changer de style. On ne peut pas.

Vous savez, j'ai été pendant vingt ans médecin à Clichy, au dispensaire de Clichy, et je me suis

occupé de l'histoire de Clichy. Clichy-la-Garenne, près de Paris. J'ai mis un historien là-dessus, un ami, qui est mort maintenant. Il s'appelait Sérouille. J'ai écrit une préface <sup>[9]</sup> – on a supprimé le livre et la préface, parce que tout ça, c'était défendu ; bon. Il y avait dans cette histoire de Clichy bien des faits remarquables, mais il y en avait un surtout qui était drôle, c'était qu'il y avait à un moment donné, vers 1870, un curé à Clichy qui avait dit : « Ces gens-là ne comprennent pas du tout le latin, je leur fais la messe pour rien ; je vais faire la messe en français. » Oh ! mais là il avait été tancé par la Commission des Rites, et finalement il avait été chassé de son église, et on a redit la messe en latin. Pourquoi ? je demandais alors à Sérouille. Il a réfléchi longuement et il m'a dit : « Parce qu'il n'y avait plus assez de foi. » En effet. C'est l'histoire : c'est la foi. Regardez les Russes, ils ne changent pas le russe, n'est-ce pas. Par conséquent ils n'ont pas une grande foi. Les Français n'ont certainement plus la foi pour changer leur langue, pas assez de chaleur pour ça.

Je pourrais d'ailleurs donner plus vulgairement et plus compréhensiblement un exemple dans la publicité des journaux que je lis, les grands hebdomadaires. Je ne regarde pas beaucoup le texte, ça n'est pas intéressant. Je regarde les publicités. Elles me donnent bien l'idée de ce que les gens réclament. Ça coûte beaucoup d'argent, donc ça c'est pas fait pour rien. Il y a des réclames pour la margarine. Je vois un grand-père et une grand-mère. La grand-mère dit : « Je vais me servir de la margarine X. » Et le grand-père qu'on représente répond : « Mais tu es folle ! A nos âges, on ne change pas nos habitudes ! » Eh bien c'est tout à fait le cas de la France. La France a passé l'âge de changer d'habitude. Il est donc très certain, presque certain, qu'elle ne va pas changer de style pour me faire plaisir. Alors moi, je gratouillerais toujours dans mes perfectionnements, mes raffinements, mais ça ne sert à rien du tout. On continuera toujours à publier du Bourget, de l'Anatole France, de la phrase bien filée, etc. Donc, c'est un coup pour la gloire, c'est vraiment de la vanité. J'en suis au désespoir moi-même et, je vous prie, avec beaucoup de mal. Ceci dit, je n'ai plus qu'à me retirer. Je n'ai plus grand-chose à dire. Non... Non... Je vous remercie. Ça va comme ça. Je crois.

*Interview avec Georges Cazal (1958)*

*Route des Gardes, en juin 1958. Georges Cazal et deux camarades, tous trois élèves de l'École supérieure des sciences économiques et commerciales, obtiennent un rendez-vous. Ces jeunes gens « pratiques » (d'après Céline) voulaient offrir une contribution paradoxale au jubilé de fin d'année de l'E.S.S.E.C. : un pétard plus détonnant que le boom économique et dont Georges Cazal se rappelle les déflagrations :*

*« L'E.S.S.E.C. publiait, chaque année, à l'occasion du festival qui se déroulait en général salle Pleyel, un numéro spécial du Figaro qui était distribué dans la rue. L'interview de Céline devait constituer la page littéraire de ce numéro. Nous nous sommes désignés pour rencontrer l'écrivain. L'un de nous trois étant l'instigateur, le second ayant assez le bagout pour l'interviewer (la suite a montré que Céline n'avait pas besoin d'être questionné...) et moi disposant d'un magnétophone, engin très peu répandu à l'époque. Malheureusement cet entretien ne fut jamais publié. Quant aux membres de cette petite équipée meudonnaise, ils se sont perdus de vue après les vacances ou sont partis au service militaire.*

*Je me souviens que Céline nous a reçus très cordialement, avec son habituelle peau de bête sur les épaules, et dans un capharnaüm indescriptible. Il s'est intéressé à notre magnétophone. Et, très vite, il nous a demandé : " Vous voulez que je vous parle de quoi ? " Comme nous sortions de l'E.S.S.E.C., il était persuadé que nous voulions parler commerce. Il est parti sur tout ce qui était pratique, en déviant évidemment les trois quarts du temps sur autre chose. Ce fut un très long monologue. Il ne répondait pas à nos questions. Céline cultivait le côté " méprisé de tous ", c'est ce qui m'a touché le plus. C'était trois ans avant sa mort. Il pensait à la mort, je crois qu'il ne pensait qu'à cela. Nous avions l'impression que Céline était en train de se laisser mourir. Le contact était indescriptible... »*

*• Nous sommes des élèves de l'E.S.S.E.C. Nous touchons avant tout le monde des affaires...*

*Céline – C'est essentiellement pratique, les gens sont prévenus dans tous les sens. Je ne peux pas me flatter d'être dans les gens pratiques. C'est un vice de la civilisation occidentale. Le roi des resquilleurs c'est un homme pratique. Vous voulez parler de lettres ? Je n'ai pas beaucoup de choses intéressantes à dire. Le monde est marqué par l'Encyclopédie. On a des idées. Un peu. On envoie des messages. Je suis mal placé, je me ratatine sur ce qui m'intéresse. Du chinois. Je ne pense pas que cela passionne personne, ça revient à faire du verre filé. On peut très bien boire dans du verre ordinaire, à la rigueur dans du cristal de roche. Alors je passe des années à faire des choses très fines. C'est inutile dans la pratique. Mon truc est de faire du vécu émotif, je fais passer l'émotion dans le langage écrit.*

*La façon dont les autres écrivent, franchement, ça ne me plaît pas. J'ai trouvé une autre façon de styliser qui me contente... Pour appuyer mes mauvaises raisons : les contemporains, talentueux confrères, écrivent à la manière de Paul Bourget, d'Anatole France qui lui-même copiait Voltaire. Cette bonne façon d'écrire bien enseignée, est très agréable quand elle est bien faite. Pour rendre compte d'une certaine situation, d'une certaine façon de traiter d'événements, soit de journalisme, soit de mondanités, c'est bien. Mais elle n'est pas émotive, elle est sèche. Il y a deux fautes profondes : celle de la nouveauté à toute force et celle du rationalisme. Nouveauté à toute force :...*

bouleversante... c'est un nouveau Balzac, un nouveau Victor Hugo... prodigieux... Maupassant dépassé... C'est faux ! Et ça sent le mensonge. Pourquoi ? Il n'est pas donné à l'homme de faire beaucoup de neuf. Très peu. La nature ne nous dote pas pour ça... pour faire un petit changement, pas grand-chose. Dans le cœur d'une vie c'est énorme. Brassens fait une nouvelle chanson, on sent bien que c'est du vieux. En Asie tout ce qui était pratique était chassé comme vulgaire. Nous, nous voulons que tout soit pratique et artificiel. L'art nous est hostile. Un plateau de théâtre est pratique, les femmes pour leur derrière, les hommes pour leur prestance. Un plateau est rempli de gens pratiques qui vous écœurent. Goethe disait de M<sup>me</sup> de Staël : « *Elle représente ce qu'il y a de français. Elle ne prendra rien de faux pour du vrai. Mais elle ne comprendra pas tout le vrai* ». C'est un peu ce qui se passe avec le Français : il est malin, il ne se laisse pas prendre, il critique, mais il passe à côté. Il n'y a pas tous les jours un Lavoisier, un Becquerel... la publicité remplace tout.

Voyez le théâtre chinois, c'est de la dentelle. On fait des choses pendant deux mille ans. Tous les trois cents ans on modifie quelque chose. Ma mère était réparatrice de dentelle ancienne. Il ne faut pas que le temps compte, il ne faut pas que l'argent compte. On ne fait plus dans la dentelle... Personne ne veut plus... Ça ne paie pas. Le roman ne paie pas non plus... Les gens ne sont pas faits pour. Les « *pas faits pour* » se coalisent et disent : « *On va gagner* ». Les « *pas faits pour* » se font académiciens, ils font des tas de trucs puis ils deviennent tyranniques. Et ils sont méchants. Les « *pas faits pour* » tiennent le haut du pavé, ils ont tout pour eux, comme ils ont la force et le nombre. Comme disait Péguy, rien n'est plus féroce pour un bonhomme qui fabrique des trucs que les gens intelligents. Ils sont des critiques abominables.

La sanction c'est qu'il faut avoir de l'argent, ça c'est pratique. Quand on a besoin de personne ça va tout seul. Si vous avez besoin d'argent ça va mal. Soyez riches et c'est le bonheur, sinon les gens intelligents vous prennent en chasse et vous crevez. Je me suis trouvé mêlé à des histoires et j'ai payé, ce qui est gratuit ne vaut rien. C'est la mort l'inspiratrice de tout. Je crois qu'il faut payer lourd, le maxi, et tout de même y échapper. Sans ça il n'y a rien. Il faut marcher sur une corde raide, sur le gouffre dans le noir, il y a plein de monstres en dessous. Voltaire risquait beaucoup, tout le temps. Rabelais aussi. Si vous êtes chassé c'est une joie, une condition à peu près essentielle, mais il faut que le bonhomme ait des possibilités techniques, beaucoup de travail, donc une assiduité féroce... c'est-à-dire que vous ne vivez pas. On est tellement documenté dans le monde actuel que je ne vois pas beaucoup d'écrivains apprendre quelque chose au monde. Autrefois on apprenait l'adultère dans *Madame Bovary*, le médecin de campagne dans Balzac. Maintenant il n'y a plus d'intéressant que le style. C'est comme la photo, on a tellement photographié qu'on n'a plus besoin de peinture descriptive.

Dans le roman actuel on se détourne de tout effort. L'écrivain est politique ou il se fait entourer de publicité. Chaque année vous avez huit cent mille têtards, quatre cent mille de chaque sexe. Huit cent mille jeunes qui viennent à la vie. Ils s'excitent pour savoir qui est le mieux, mais huit cent mille autres arrivent. Il y a un âge de la spontanéité ; mais cet âge est pris par l'éducation, le bachot. Ces jeunes gens sombrent dans le gâtisme moral ou le commerce. Les autres, ils prennent ce qu'on leur donne : Sartre, M. Camus, les Goncourt, les maîtres à penser... Ils boivent, ils mangent, ils bouffent bien, cela remplace tout. Il y a le music-hall, le strip-tease, ça ne veut pas dire qu'ils s'y connaissent. Je regarde tous ces plaisirs de près... Ces strip-teases. On voit qu'ils ne s'y connaissent pas du tout. Je parle du point de vue vétérinaire, je m'y connais un peu. Ces dames je leur donne 3 sur 20 en général, c'est pourri de défauts, des cuisses en piteux état... En général ça fait 4,5, 6 sur 20, et encore quand je vais dans les cours de danse. Je n'ai jamais quitté les cours de danse. Je m'y connais. Je sais que ce n'est pas durable. La fleur ça ne dure pas cinquante ans et moi je me dis c'est bien aubépine tout ça.

Pour faire acheter il faut rendre les gens optimistes... achetez une nouvelle voiture, nouveaux aménagements, signez des traites. Optimisme de l'achat. Le type déprimé ou cynique, ou sceptique, ne peut acheter. On se fout des dettes, c'est ça l'optimisme...

Alors de « formidable » en « étonnant », en « stupéfiant », on arrive à une bouffissure qui n'a plus de nom. Les huit cent mille autres têtards vont surenchérir. De superlatif en superlatif vous aurez une bande de jeunes qui vont bicher et faire marcher le commerce. C'est pas commode à dire, ça permet de faire le point très sévère et très raisonnable sur l'époque où nous vivons.

Les Américains n'ont rien trouvé, ils dépendent de la civilisation romaine. L'anglais c'est un français mal prononcé. Quatre-vingt-dix pour cent des mots sont du français. C'est européen tout ça. Le Français ne parle pas le langage qui convient à sa force. Il est forcé d'emprunter sa souveraineté soit à l'Amérique, soit à la Russie. Il ne peut rien entreprendre dans le monde, il est arrêté d'un mot, d'un coup de téléphone. Des velléités... ça finit par l'hygiène. Toutes les guerres se terminaient par des épidémies, y compris celle de 14-18. Maintenant on fait des guerres interminables, tout le monde est vacciné, il n'y a plus d'épidémies. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là, ça change tout. Pendant la dernière guerre, des médecins allemands, très haut placés allaient à Lisbonne voir s'il n'y avait pas d'épidémies en route. Mais ça ne donnait plus de variole, plus de vérole. On a fait tout ce qu'on a pu... en 14-18. Franchet d'Esperey serait monté à Berlin s'il n'y avait pas eu la variole dans les Balkans...

• *Refuser la civilisation moderne, c'est peut être une chance pour le français ?*

Céline – Non, le fait de refuser le monde moderne n'est pas une chance pour le français, il est trop petit. C'est une tête de cochon mais il est isolé. C'est le département des Deux-Sèvres contre le Parlement. L'anglais domine tout. Comme c'est une langue d'échange on a intérêt à l'utiliser. Partout dans le monde on apprend l'anglais. Sur la mer : un pavillon français pour dix anglais.

Il n'y a pas un notaire, pas un officier de marine qui n'ait un manuscrit dans son tiroir. Il n'écrit pas plus mal qu'un autre. La France est un pays littéraire mais ce n'est pas pour cela que ça va loin : on tire à trois mille, on vend trois cents. Ce qui se vend, c'est ce qui est très populaire, c'est la mercière qui vend du livre, les livraisons *Vierge et Rousseau, Satyre et Malfaisant*. Delly : cent soixante mille exemplaires par an. Du boulot, des exercices... Le monde est trop occupé, avant par les Eglises, maintenant par la politique. Ce pays perd de la force, du rayonnement. Après 14-18 prestige de la victoire... maintenant... rien du tout. On se détourne de l'effort.

Prestige des Lettres, des Sciences, des Arts... Ça n'existe pas. Il n'y a que le prestige de la guerre qu'on vient de gagner et celui de celle qu'on espère que vous allez gagner. Ce qui compte c'est la force. Ma conclusion désabusée... il faut une refonte complète de la moralité des gens. Un coup de Savonarole. Moi je fais ce que je peux pour survivre... j'ai fait la folie de m'élever contre la guerre. Nom de Dieu, qu'on m'en a voulu ! Et qu'on m'en veut encore ! C'est une folie... jeunesse persistante.

Il y a cinq ou six auteurs qui tirent plus que les autres et dont on ne parle pas, qui n'ont jamais une ligne de critique. Delly : sans publicité si ce n'est par la bonne ou la patronne. Pognon et sexe. Montaigne, de son temps, n'était lu que par quelques-uns. Molière n'écrivait pas pour l'argent mais pour la Cour. Villon écrivait pour la police, c'était un indicateur. Un fils de gros commerçant a des chances en littérature. Très peu gardent le goût de la recherche pour l'esthétique. Six mille à huit mille personnes sont intéressées par une pièce moderne. Dullin... je fabrique un bon produit mais si trois cents personnes seulement en achètent, je ferme boutique. Ce n'est pas forcément hypocrite : Molière... Louis XIV... mais il faut de l'argent. Et si l'argent est à la base, pas de sincérité. Zola avait

la politique pour s'en sortir. Vallès s'en est sorti comme ça mais il a payé dur.

Voyages... grands voyageurs... on n'apprend rien dans les endroits comme ça. Allez dans les prisons, vous apprendrez quelque chose. Je me suis détaché de la flatterie, me voilà tranquille. On ne me demandera pas mon avis. J'ai eu ce courage. Du moment qu'il y a représentations, applaudissements, c'est horrible. Proust : remarquable mais il vivait dans une famille de cliniciens. Il remarquait bien les gens. Bien mais style lourd ! Architecture lourde. Puissant écrivain, il payait : snob, mondain... Joyce : observation proustienne, naturalisme, pointillisme, mais moins intéressant que Proust. Et puis c'est un Anglais ! Pierre Louys : un auteur qui s'attachait au style, mais s'est donné du mal pour des histoires qui n'en valaient pas la peine.

• *Que pensez-vous du jazz ?*

Céline – Le Nègre est anti-musicien, il est rythmé. J'ai vécu chez les anthropophages... une plantation de cacao. Chanter, pour un Nègre, est artificiel. Il aime jouer du tam-tam... le rythme. Avec nos sons, on les agace. Lutte des Noirs contre la musique des Blancs. Les Blancs ont attrapé le rythme, abandonné la mélodie. Vers 1920-25, les Noirs arrangeaient notre musique. Les Espagnols aussi ont le rythme. Les variantes du rythme ne nous viennent pas. Nous n'avons chanté que par les curés, le grégorien. Nous sommes plus pratiques que les Américains, ils sont plus provinciaux que nous... romantisme... gratuité... qui ne sont pas chez nous. Le Français est cynique : B.B., extra, riche, etc. Veuf qui fait deux enfants sous un camion. Diversité... contraste. L'Amérique est archi-provinciale, mœurs très sévères, s'intéresse à l'Empire, au Consulat plus que nous. Américains très sains, vous trouvez de tout là-bas : hommes d'affaires, philatélistes, pédérastes, maniaques, amateurs de fric, presbytériens. Nous c'est les jésuites. « *L'humour est la politesse du désespoir* » : En Amérique, plus de profondeur de l'humour que chez nous. Shakespeare... Cornélien emmerdant un peu. Profondément triste.

• *Préparez-vous quelque chose ?*

Céline – J'ai une réputation solidement établie d'ordure, il faut qu'elle me serve. Si elle peut me donner de quoi acheter des nouilles et des pommes de terre... Je suis un joueur de quilles, bien plus modeste que celui de Malherbe. Un ennui à soixante-quatre ans : pas de retraite... sort de l'école communale, pas au lycée... ai passé le bachot seul par les manuels. Je m'arrêtera net si j'avais une retraite. Cela ferait plaisir à tout le monde. Je suis mutilé de guerre à 75 %. Je n'ai pas de besoins, je ne mange rien... souhaitez-moi la retraite... soixante-cinq ans c'est la pyramide des âges... Cervantès à quatre-vingts ans... Sophocle à quatre-vingt-dix ans...

Je préfère que vous ne preniez pas de photo, je suis mahométan là-dessus. Une photo c'est une pierre tombale... bon pour les jolies femmes... Ma mère est enterrée au Père-Lachaise, on n'a pas osé mettre le nom de peur qu'on vienne souiller.

Propos retranscrits par Georges Cazal et Jean-Marc Parisis

(1961)

• *Est-ce que dans vos romans, Louis-Ferdinand Céline, l'amour tient une grande place ?*

Céline – Aucune. Doit pas y en avoir. Il doit y avoir de la pudeur, quand on est romancier en particulier.

• *Et l'amitié ?*

Céline – On n'en parle pas non plus !

• *Vous considérez donc qu'il faut surtout parler des sentiments sans importance ?*

Céline – Non, non, pas parler des sentiments.

Parler du boulot. Il n'y a que ça qui compte et puis encore avec beaucoup de discrétion... On en parle avec beaucoup trop de publicité...

Nous sommes des objets de publicité, mannequins de publicité. C'est dégueulasse, il serait temps de faire une cure de modestie générale. Dans la littérature aussi bien que dans le reste, nous sommes empuantis par la publicité ! C'est vraiment ignoble ! Alors qu'on n'a qu'à faire son boulot et puis se taire, c'est tout.

Le lecteur le regarde ou le regarde pas, le lit, le lit pas et c'est lui que ça regarde. Et puis... c'est tout, l'auteur n'a qu'à disparaître.

• *Vous m'aviez dit une fois que vous écriviez pour trouver une « petite musique » ?*

Céline – Ah ben ça, elle est trouvée, n'est-ce pas. Alors bien... ce côté-là, c'est le côté technique.

Ça consistait à traverser le langage que nous avons, l'écriture académique pour la rendre vivante. Et pour la rendre vivante, il fallait basculer le langage écrit, habituel, qui est un langage conventionnel, académique, pauvre. Nous avons appauvri l'ancien français, nous l'avons appauvri pour le rendre académique. Les jésuites l'ont finalement comprimé si bien que la langue que nous avons est une langue impossible.

Tandis qu'on la trouve encore vivante dans le langage parlé. Mais il faut faire passer le langage écrit à travers le langage parlé et ça, c'est très dur et personne ne veut le faire.

Les auteurs sont fainéants, traditionalistes ! Alors ils écrivent comme leur journal habituel et comme ils ont appris au bachot et au brevet... ce qui est un langage mort.

On a beaucoup joué sur ce truc-là, le français langue morte mais on ne peut pas dire... c'est le français qui se retient, voilà. Evidemment, il y a deux choses à considérer : il y a avoir un style, n'est-ce pas. Alors, ça, c'est très dur. Le style, c'est ce qui rend la petite musique en question. Mais, il faut partir, il faut traverser le langage parlé. On peut prendre dans le langage populaire ce qu'on appelle des vanes. C'est-à-dire dans n'importe quel bistrot, on entend évidemment des mots qui sont drôles et des formules qui sont curieuses. Mais ça n'a pas de longueur. Pour les monter, faut en faire un édifice. Faut faire une architecture, alors l'architecture, ben dame, faut se donner du mal, n'est-ce pas. C'est l'architecture qui est à la base de tous les arts.

• *Mais vous n'écrivez pas seulement pour le plaisir d'écrire ?*

Céline – Ah, pas du tout ! Absolument pas !

Je serais libre et j'aurais de l'argent, je n'écrirais pas une ligne ! Voilà, article 1. Je pourrais penser un tas de trucs mais je n'aurais pas du tout besoin de les communiquer.

• *Mais, article 2, est-ce que, si vous aviez énormément d'argent, vous n'écririez pas, ne serait-ce que pour vous ?*

Céline – Non, rien du tout ! Absolument pas ! Je me reposerais. A 67 ans, est-ce que vous écririez encore, vous ? Trifouiller ces instruments-là à 67 ans, pensez-vous ! Vous foutriez le camp, vous iriez à la retraite, puis c'est tout... D'ailleurs, c'est idiot, on ne va pas...

Un vieillard imbécile, c'est aussi stupide que d'être lubrique ou amant des conférences... Tout ça est grotesque, c'est de l'exhibitionnisme, c'est du cabotinage. Bon, donc, ça on peut s'en dispenser aussi.

• *Aucun de vos livres n'a été écrit avec une intention qui dépasse le plaisir de gagner de l'argent ?*

Céline – Ah, aucun ! Ça, je le dis franchement. Je ne fais rien pour en gagner, de l'argent. Non, ça, faut être juste. Je sais faire tourner la table, n'est-ce pas. Mais dire que j'aime ça, non !

Les gens qui font tourner une table, ben, ils aiment pas ça, n'est-ce pas. Ils aimeraient mieux aller à la pêche. Il y a des mathématiciens qui n'aiment pas les mathématiques, ça se voit, ça. Et des physiciens qui savent faire de la physique, mais que ça n'amuse pas du tout, et qui aiment beaucoup mieux aller cueillir des fleurettes, mais je comprends...

• *Ça fait quand même au moins vingt ans que vous dites que vous n'aimez pas écrire et vous écrivez quand même.*

Céline – Ben, les circonstances m'y contraignent et m'y contraignent encore, parce que je dois six millions à Gallimard. Voilà toute l'histoire, elle est simple.

Et que chaque année, chaque fois que je sors un livre, il me coûte de l'argent.

• *Vous n'écrivez ni par amour ni par haine ?*

Céline – Oh, pas du tout ! Ni l'un ni l'autre. Ça me regarde, si j'éprouve ces sentiments, que vous dites-là, mais ça ne regarde pas le public.

• *Mais vos contemporains vous intéressent, d'une façon ou d'une autre ?*

Céline – Oh, non, pas du tout !

• *Indifférent ?*

Céline – Absolument indifférent ! Ils se sont intéressés à moi, bizarrement.

Si, je m'y suis intéressé une fois, pour essayer qu'ils n'aillent pas à la guerre. Nom de Dieu, ils y ont été... Ils y ont pas été mais ils y ont été quand même. En tout cas, ils n'ont pas fait la guerre mais ils sont revenus chargés de gloire. Puis, moi, ils m'ont foutu en prison.

C'est tout, c'est ce que j'ai vu dans l'histoire des hommes. Je n'ai pas vu autre chose et par conséquent, j'ai mal fait en m'occupant d'eux... J'aurais pas dû m'en occuper. J'étais tranquille,

j'avais qu'à m'occuper de moi.

• *Dans vos derniers livres, Louis-Ferdinand Céline, il y a quand même un certain nombre de sentiments qui transparaissent ?*

Céline – Ah, ben ça, on peut faire transparaître n'importe quoi, ça, c'est pas difficile.

• *Vous voulez me persuader que c'est uniquement un exercice de style ou une histoire que vous avez voulu raconter, qu'il n'y a rien de vous, intimement ?*

Céline – Oh, non, non, intimement, non. Il y a une chose peut-être – la seule peut-être vraie – c'est que je ne sais pas jouir de la vie, je ne vis pas. J'existe pas. Alors, comme je ne jouis pas de la vie, j'ai cette supériorité avec les autres qui sont quand même pourris, ils sont toujours en train de jouir de la vie. Jouir de la vie, c'est boire, c'est bouffer, c'est roter, c'est baiser, c'est un tas de choses qui foutent le bonhomme à zéro, ou la bonne femme.

Alors moi, je suis né d'une façon que je ne suis pas jouisseur du tout, alors, ça tombe bien, je reconnais, je sais bien, je sais faire la sélection, je sais goûter.

Disait un Romain, n'est-ce pas, « *la débauche, ce n'est pas d'entrer dans un bordel, c'est de n'en pas sortir* ». Ben, moi, j'y suis entré toute ma vie dans les bordels, mais j'en suis sorti tout de suite, ça m'amuse pas.

Comme je ne bois pas, j'aime pas, les boissons tout ça, j'aime pas bouffer, puis ça m'emmerde, alors...

Je suis comme ça, mal doué. Ma mère était comme ça, alors j'ai hérité d'elle, de ce tempérament bizarre qui consiste à ne pas être jouisseur du tout, de rien. Rien du tout, je n'ai qu'une envie, c'est dormir et qu'on me foute la paix, ce qui n'est pas le cas.

• *Vous voulez me persuader que vos livres ne vous ressemblent pas ?*

Céline – Oh, ben, pas du tout !

• *Et si on vous prétendait qu'on vous reconnaît dans ces livres, qu'est-ce que vous diriez ?*

Céline – Oh, non, on ne reconnaît rien du tout, mes couilles. On ne reconnaît absolument rien !

D'après ce que je reçois comme correspondance et comme machins, c'est absolument le contraire même, alors... Tout ce que j'ai pu avoir d'échos, les gens cherchent pas.

• *Vous voulez démontrer en fait que votre œuvre est quelque chose de tout à fait extérieur à vous ?*

Céline – C'est à moi, je suis capable de faire tourner les tables, ça c'est vrai, les autres ne peuvent pas. Ils me font chier, en plus, parce que ce qu'ils se vantent de pouvoir faire, ils peuvent pas le faire. Les cons ! N'est-ce pas ?

Ils peuvent pas le faire, ils sont pas faits pour, ils sont pas faits pour ça, pas du tout, du tout. Mais ils y tiennent... Ah, que je te délivre des messages et que je t'envoie des machins et que je nous délivre des prix...

N'importe quel critique a trouvé 150 Balzac dans le cours de sa carrière, jamais on n'a revu ces mecs-là.

Tout faux ! Tout est faux ! Ils savent pas y faire. Il y a deux, trois types que je sens qui ont été, à la grande époque, qui ont été des écrivains, oui, Morand, Ramuz, Barbusse, étaient des écrivains, ils avaient le sens, ils étaient faits pour ça. Mais les autres sont pas faits pour ça, nom de Dieu, non !

C'est des imposteurs ! C'est des bandes d'imposteurs ! Alors bon, les imposteurs sont les maîtres, mais, d'ailleurs Brunetière l'a dit : « *Si la critique ne fait pas très attention, les lettres seront dévorées par le charlatanisme* ».

Mais c'est fait. Et les critiques aussi. Tout est dévoré par le charlatanisme.

• *Vous voulez également nous dire et nous affirmer, Louis-Ferdinand Céline, que vous êtes extérieur à cette vie même ? Vous êtes quelqu'un qui n'appartenez pas à cette vie ?*

Céline – Tout à fait, très exact. Alors, c'est mon intériorité pour moi, ça ne gêne personne et moi je sais qu'en effet, je n'ai pas de besoins matériels, je ne suis pas fait pour ça.

• *Mais vous avez été l'un des hommes les plus passionnés de ce siècle ?*

Céline – Ben oui, mais on m'a forcé à l'extérioriser. Personne le saurait si j'avais pas été forcé par des raisons matérielles, je serais resté tranquille...

Si, une fois, une seule fois, c'est à propos de cette guerre. Je me suis dit « ah merde ! Il faut faire quelque chose, ces pauvres Français vont se faire embarquer dans un truc dont ils ne sont pas sortis ». Et c'est un fait, ils sont entrés dans un truc, ils en sont pas sortis et ils s'en sortiront jamais... Ça m'a valu un surcroît d'emmerdements, n'est-ce pas. Alors là non, n'est-ce pas...

• *Vous êtes quand même et vous avez été très très sensible à la peine des hommes, au malheur des hommes, à leur souffrance ?*

Céline – Oui, mais j'y suis plus. Ça se trouve comme ça. Non, non, ils m'en ont trop fait chier, ça suffit... J'ai été pitoyable, mais je le suis plus. Maintenant, je suis indifférent, ils m'emmerdent, c'est tout ce que je sais...

• *Est-ce que vous considérez que vous êtes aigri ?*

Céline – Pas du tout ! non, pas du tout !

• *Philosophe ?*

Céline – Oh ben, écoutez, c'est des mots tout ça. Il y en a plein l'encyclopédie, vous voyez là, ces gros livres, il y en a des génies de ce que vous dites. Ah, nom de Dieu, c'est des idées tout ça, il y a rien de plus commun que ça, les idées. « J'ai des idées, Papa. » – « Oh oui, je crois qu'il a des idées. » – « Oh, Agénor a des idées. » – « Les messages. » – « J'envoie un message. » – « Oh, il faut savoir ce que pense cet écrivain. » – « Oh mon Dieu, ses paroles sont des actes. »

Non, c'est vraiment de la merde ! Vous comprenez, tout simplement, de la merde ! C'est tout. Je sais faire tourner, je crois, les tables ; les autres savent pas, alors ils se sont mis ensemble pour dire qu'ils savaient.

• *Vous vous considérez aujourd'hui encore comme un des plus grands écrivains vivants ?*

Céline – Ah pas du tout ! Question de grands écrivains, c'est déjà foutre des adjectifs, etc... Faut crever d'abord, alors quand on crève, quand on est mort, ils classifient. Il faut d'abord être mort. Parce que, tant que vous vivez encore...

Comme l'homme hait l'homme, « *l'homme est un gorille destructeur et lubrique* », c'est pas moi

qui l'ai inventé, c'est Taine. C'est tout, il n'est que ça, destructeur et lubrique, voilà ce qu'il est.

• *Vous êtes persuadé, si je vous comprends bien, que la postérité vous rendra justice ?*

Céline – Ah non ! Mais je ne suis pas persuadé du tout ! Mais pas du tout ! Je ne suis pas persuadé, mais Bon Dieu, non ! Il est probable qu'elle me foutra à l'ombre. Et puis, il n'y aura peut-être plus de France à ce moment-là...

On fera l'inventaire, ce sera des Chinois, ou des Berbères qui seront là. Ils se foutront pas mal de ma littérature à la con, mon style machin-chouette et mes trois points.

• *Vous ne croyez plus en personne, même pas dans votre œuvre ?*

Céline – Ah pas du tout ! Ah pas du tout ! Ça alors non, à rien du tout, rien !

Je crois aux contributions qu'il va falloir payer, puis je crois à la dette que j'ai partout et c'est tout. Tout simplement.

• *Vous détestez la vie ?*

Céline – Ben, je ne peux pas dire que je l'aime, non, ça vraiment non. Je la subis parce que je vis, puis que j'ai des chats.

Mais sans ça, évidemment. Je suis de l'école pessimiste évidemment, oh oui tout à fait, je suis un pessimiste. Je ne crois pas beaucoup à l'avenir de ces gens-là, non, pas du tout, de tout, du tout, non, et alors lubriques et tout, ils ont des instincts, d'autres instincts tout à fait.

• *Est-ce qu'il y a sur la terre un homme qui a votre estime ?*

Céline – Mon estime... ! Mais ils ont le droit d'être comme ils sont ! Ils ne demandent pas mon estime... De quel droit irais-je donner des brevets d'estime et de pas d'estime ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Rien du tout, scientifiquement zéro. J'ai une éducation scientifique, moi, je regarde ce qui existe, ce qui n'existe pas. Qu'est-ce que j'irais foutre, moi, donner des brevets de bonne conduite ? Ça me regarde pas du tout.

• *Est-ce qu'il y en a un qui vous intéresse particulièrement ?*

Céline – Mais maintenant je suis trop vieux... 67 ans... Je vais vers la fin... Quand le train siffle, vous dites au bonhomme « Vous, vous attendez le train, mais pourquoi, nous avons un très joli calvaire à voir, vous avez là une petite église admirable, venez donc. » Ben je lui dis : « non, merde, j'ai le train qui va venir, je vais prendre le train, je vais m'asseoir, foutez-moi la paix, allez vous promener ». Moi je l'entends déjà siffler, vous comprenez ? Voilà ma position.

Vous savez, quand on a un fou, un dingue, ça se reconnaît à trois choses : à ce qu'il ne sait pas ou il est, quelle heure il est et dans quel pays il est et qui il est, son identité. Ben, moi, je sais très bien qui je suis, je sais très bien où je suis et quelle heure il est. Ça je connais très bien, je peux vraiment subir l'examen, c'est l'examen de base.

Mais je ne gamberge pas sur des trucs, non...

• *Mais vous êtes quand même, je m'excuse d'utiliser encore un mot qui va vous sembler inutile...*

Céline – Oui, un grand mot.

•... *désespéré* ?

Céline – Ah mais pas du tout ! Merde alors ! Encore une histoire, ce désespoir ! Rien du tout ! Faudrait que j'espère quelque chose, j'espère rien, j'espère crever le moins douloureusement possible comme tout un chacun, c'est tout ! C'est exactement tout, strictement tout... Que personne ne souffre pour moi, par moi, autour de moi. Et puis crever, tranquillement quoi, crever si possible d'un ictus ou du moins je me finirai moi-même, ce sera encore beaucoup plus simple. Et je vis comme ça, dans cette situation là, je ne porte pas avec moi des désirs de l'avenir, ça n'existe pas ça ! Non ! Non !

L'avenir, ça sera de plus en plus dur, je travaille maintenant plus difficilement que je ne travaillais il y a un an et l'année prochaine ce sera plus dur que cette année, c'est tout. Normal !

• *Quel sera le titre de votre prochain livre ?*

Céline – Colin-Maillard.

• *Quel en sera le thème ?*

Céline – Oh, la même chose. Une divagation à travers un paysage. Moi, vous savez, c'est pas difficile. J'avais fini. Puisque nous parlons de « littérature », j'avais fini, comprenez moi. Après *Mort à crédit*, ben j'étais fini, quoi. Au fond, j'avais tout dit ce que j'avais à dire et c'était pas grand chose...

Puis alors il m'est arrivé cette saloperie, n'est-ce pas, qu'il a fallu que je foute le camp. Alors là, j'ai été pris dans une nouvelle pièce et je raconte ce que j'ai vu... Puis, c'est tout. Ça vaut la peine parce que, pour moi je veux dire, ça me donne un thème. J'ai pas à me gratter pour trouver des sujets. « Ah, la belle-mère qui adore son gendre, qui se fait enculer par son petit-fils, etc... » Moi, c'est pas la peine, c'est pas la peine. Je ne cherche pas à faire de sexologie, ni de psychologie, de métaphysique, j'ai qu'à raconter et à transposer. Evidemment, il y a la cuisine, quoi, la cuisine. On prend les faits puis on les cuisine comme il y a des gens qui mangent un poulet ou n'importe quoi. Cuisiner, c'est pareil.

• *Reconnaissez au moins que vous êtes un maître-cuisinier alors ?*

Céline – Y en a peut-être qui trouveront plus tard qu'ils étaient beaucoup meilleurs... Regardez, les repas de Louis XIV sont impossibles maintenant... Ça vous savez, c'est encore une affaire de goût, ça change si vite... Oh là là...

Dites-vous comme nous : « Prêts à passer les déserts et les ondes et chercher ailleurs d'autres mondes. »

**Vingt siècles à tâtons, quelle fatigue !**

(1933)

*Les hommes sont des mystiques de la mort  
dont il faut se méfier.*

En pensant à Zola, nous demeurons un peu gêné devant son œuvre ; il est trop près de nous encore pour que nous le jugions bien, je veux dire dans ses intentions. Il nous parle de choses qui nous sont familières... Il nous serait bien agréable qu'elles aient un peu changé.

Qu'on nous permette un petit souvenir personnel. A l'Exposition de 1900, nous étions encore bien jeune, mais nous avons gardé le souvenir quand même bien vivace, que c'était une énorme brutalité. Des pieds surtout, des pieds partout et des poussières en nuages si épais qu'on pouvait les toucher. Des gens interminables défilant, pilonnant, écrasant l'Exposition, et puis ce trottoir roulant qui grinçait jusqu'à la galerie des machines, pleine, pour la première fois, de métaux en torture, de menaces colossales, de catastrophes en suspens. La vie moderne commençait.

Depuis, on n'a pas fait mieux. Depuis *L'Assommoir* non plus on n'a pas fait mieux. Les choses en sont restées là avec quelques variantes. Avait-il, Zola, travaillé trop bien pour ses successeurs ? Ou bien les nouveaux venus ont-ils eu peur du naturalisme ? Peut-être... Aujourd'hui, le naturalisme de Zola, avec les moyens que nous possédons pour nous renseigner, devient presque impossible. On ne sortirait pas de prison si on racontait la vie telle qu'on la sait, à commencer par la sienne. Je veux dire telle qu'on la comprend depuis une vingtaine d'années. Il fallait à Zola déjà quelque héroïsme pour montrer aux hommes de son temps quelques gais tableaux de la réalité. La réalité aujourd'hui ne serait permise à personne. A nous donc les symboles et les rêves ! Tous les transferts que la loi n'atteint pas, n'atteint pas encore ! Car, enfin, c'est dans les symboles et les rêves que nous passons les neuf dixièmes de notre vie, puisque les neuf dixièmes de l'existence, c'est-à-dire du plaisir vivant, nous sont inconnus, ou interdits. Ils seront bien traqués aussi les rêves, un jour ou l'autre. C'est une dictature qui nous est due.

La position de l'homme au milieu de son fatras de lois, de coutumes, de désirs, d'instincts noués, refoulés est devenue si périlleuse, si artificielle, si arbitraire, si tragique et si grotesque en même temps, que jamais la littérature ne fut si facile à concevoir qu'à présent, mais aussi plus difficile à supporter. Nous sommes environnés de pays entiers d'abrutis anaphylactiques ; le moindre choc les précipite dans les convulsions meurtrières à n'en plus finir.

Nous voici parvenus au bout de vingt siècles de haute civilisation et, cependant, aucun régime ne résisterait à deux mois de vérité. Je veux dire la société marxiste aussi bien que nos sociétés bourgeoises et fascistes.

L'homme ne peut persister, en effet, dans aucune de ces formes sociales, entièrement brutales, toutes masochistes, sans la violence d'un mensonge permanent et de plus en plus massif, répété, frénétique, « totalitaire » comme on l'intitule. Privées de cette contrainte, elles s'écrouleraient dans la pire anarchie, nos sociétés. Hitler n'est pas le dernier mot, nous verrons plus épileptique encore, ici, peut-être. Le naturalisme, dans ces conditions, qu'il le veuille ou non, devient politique. On l'abat. Heureux ceux que gouvernèrent le cheval de Caligula !

Les gueulements dictatoriaux vont partout à présent à la rencontre des hantés alimentaires

innombrables, de la monotonie des tâches quotidiennes, de l'alcool, des myriades refoulées ; tout cela plâtre dans un immense narcissisme sadico-masochiste toute issue de recherches, d'expériences et de sincérité sociale. On me parle beaucoup de jeunesse, le mal est plus profond que la jeunesse ! Je ne vois en fait de jeunesse qu'une mobilisation d'ardeurs apéritives, sportives, automobiles, spectaculaires, mais rien de neuf. Les jeunes, pour les idées au moins, demeurent en grande majorité à la traîne des R.A.T. bavards, filoneux, homicides. A ce propos, pour demeurer équitables, notons que la jeunesse n'existe pas au sens romantique que nous prêtons encore à ce mot. Dès l'âge de dix ans, le destin de l'homme semble à peu près fixé dans ses ressorts émotifs tout au moins ; après ce temps, nous n'existons plus que par d'insipides redites, de moins en moins sincères, de plus en plus théâtrales. Peut-être, après tout, les « civilisations » subissent-elles le même sort ? La nôtre semble bien coincée dans une incurable psychose guerrière. Nous ne vivons plus que pour ce genre de redites destructrices. Quand nous observons de quels préjugés rancis, de quelles fariboles pourries peut se repaître le fanatisme absolu de millions d'individus prétendus évolués, instruits dans les meilleures écoles d'Europe, nous sommes autorisés certes à nous demander si l'instinct de mort chez l'homme, dans ses sociétés, ne domine pas déjà définitivement l'instinct de vie. Allemands, Français, Chinois, Valaques. Dictatures ou pas. Rien que des prétextes à jouer à la mort.

Je veux bien qu'on peut tout expliquer par les réactions malignes de défense du capitalisme ou l'extrême misère. Mais les choses ne sont pas si simples ni aussi pondérables. Ni la misère profonde ni l'accablement policier ne justifient ces ruées en masse vers les nationalismes extrêmes, agressifs, extatiques de pays entiers. On peut expliquer certes ainsi les choses aux fidèles, tout convaincus d'avance, les mêmes auxquels on expliquait il y a douze mois encore l'avènement imminent, infaillible du communisme en Allemagne. Mais le goût des guerres et des massacres ne saurait avoir pour origine essentielle l'appétit de conquête, de pouvoir et de bénéfices des classes dirigeantes. On a tout dit, exposé, dans ce dossier, sans dégoûter personne. Le sadisme unanime actuel procède avant tout d'un désir de néant profondément installé dans l'homme et surtout dans la masse des hommes, une sorte d'impatience amoureuse à peu près irrésistible, unanime pour la mort. Avec des coquetteries, bien sûr, mille dénégations : *mais le tropisme est là, et d'autant plus puissant qu'il est parfaitement secret et silencieux.*

Or les gouvernements ont pris la longue habitude de leurs peuples sinistres, ils leur sont bien adaptés. Ils redoutent dans leur psychologie tout changement. Ils ne veulent connaître que le pantin, l'assassin sur commande, la victime sur mesure. Libéraux, Marxistes, Fascistes, ne sont d'accord que sur un seul point : des soldats ! Et rien de plus et rien de moins. Ils ne sauraient que faire en vérité de peuples absolument pacifiques...

Si nos maîtres sont parvenus à cette tacite entente pratique, c'est peut-être qu'après tout l'âme de l'homme s'est définitivement cristallisée sous cette forme suicidaire.

On peut obtenir tout d'un animal par la douceur et la raison, tandis que les grands enthousiasmes de masse, les frénésies durables des foules sont presque toujours stimulés, provoqués, entretenus par la bêtise et la brutalité. Zola n'avait point à envisager les mêmes problèmes sociaux dans son œuvre, surtout présentés sous cette forme despotique. La foi scientifique, alors bien nouvelle, fit penser aux écrivains de son époque à une certaine foi sociale, à une raison d'être « optimiste ». Zola croyait à la vertu, il pensait à faire horreur au coupable, mais non à le désespérer. Nous savons aujourd'hui que la victime en redemande toujours du martyr, et davantage. Avons-nous encore, sans niaiserie, le droit de faire figurer dans nos écrits une Providence quelconque ? Il faudrait avoir la foi robuste. Tout devient plus tragique et plus irrémédiable à mesure qu'on pénètre davantage dans le destin de l'homme. Qu'on cesse de l'imaginer pour le vivre tel qu'il est réellement... On le découvre. On ne veut pas encore

l'avouer. Si notre musique tourne au tragique, c'est qu'elle a ses raisons. Les mots d'aujourd'hui, comme notre musique, vont plus loin qu'au temps de Zola. Nous travaillons à présent par la sensibilité et non plus par l'analyse, en somme « du dedans ». Nos mots vont jusqu'aux instincts et les touchent parfois, mais, en même temps, nous avons appris que là s'arrêtait, et pour toujours, notre pouvoir.

Notre Coupeau, à nous, ne boit plus tout à fait autant que le premier. Il a reçu de l'instruction... Il délire bien davantage. Son *delirium* est un bureau standard avec treize téléphones. Il donne des ordres au monde. Il n'aime pas les dames. Il est brave aussi. On le décore à tour de bras.

Dans le jeu de l'homme, l'instinct de mort, l'instinct silencieux, est décidément bien placé, peut-être, à côté de l'égoïsme. Il tient la place du zéro dans la roulette. Le casino gagne toujours. La mort aussi. La loi des grands nombres travaille pour elle. C'est une loi sans défaut. Tout ce que nous entreprenons, d'une manière ou d'une autre, très tôt, vient buter contre elle et tourne à la haine, au sinistre, au ridicule. Il faudrait être doué d'une manière bien bizarre pour parler d'autre chose que de mort en des temps où sur terre, sur les eaux, dans les airs, au présent, dans l'avenir, il n'est question que de cela. Je sais qu'on peut encore aller danser musette au cimetière et parler d'amour aux abattoirs, l'auteur comique garde ses chances, mais c'est un pis aller.

Quand nous serons devenus normaux, tout à fait au sens où nos civilisations l'entendent et le désirent et bientôt l'exigeront, je crois que nous finirons par éclater tout à fait aussi de méchanceté. On ne nous aura laissé pour nous distraire que l'instinct de destruction. C'est lui qu'on cultive dès l'école et qu'on entretient tout au long de ce qu'on intitule encore : La vie. Neuf lignes de crimes, une d'ennui. Nous périrons tous en chœur, avec plaisir en somme, dans un monde que nous aurons mis cinquante siècles à barbeler de contraintes et d'angoisses.

Il n'est peut-être que temps, en somme, de rendre un suprême hommage à Emile Zola à la veille d'une immense déroute, une autre. Il n'est plus question de l'imiter ou de le suivre. Nous n'avons évidemment ni le don, ni la force, ni la foi qui créent les grands mouvements d'âme. Aurait-il de son côté la force de nous juger ? Nous avons appris sur les âmes, depuis qu'il est parti, de drôles de choses.

La rue des Hommes est à sens unique, la mort tient tous les cafés, c'est la belote « au sang » qui nous attire et nous garde.

L'œuvre de Zola ressemble pour nous, par certains côtés, à l'œuvre de Pasteur si solide, si vivante encore, en deux ou trois points essentiels. Chez ces deux hommes, transposés, nous retrouvons la même technique méticuleuse de création, le même souci de probité expérimentale et surtout le même formidable pouvoir de démonstration, chez Zola devenu épique. Ce serait beaucoup trop pour notre époque. Il fallait beaucoup de libéralisme pour supporter l'affaire Dreyfus. Nous sommes loin de ces temps, malgré tout académiques.

Selon certaines traditions, je devrais peut-être terminer mon petit travail sur un ton de bonne volonté, d'optimisme. Mais que pouvons-nous espérer du naturalisme dans les conditions où nous nous trouvons ? Tout et rien. Plutôt rien, car les conflits spirituels agacent de trop près la masse, de nos jours, pour être tolérés longtemps. Le doute est en train de disparaître de ce monde. On le tue en même temps que les hommes qui doutent. C'est plus sûr.

Quand j'entends seulement prononcer autour de moi le mot « *Esprit* » : je crache ! nous prévenait un dictateur récent et pour cela même adulé. On se demande ce qu'il peut faire, ce sous-gorille, quand on lui parle de « *naturalisme* » ?

Depuis Zola, le cauchemar qui entourait l'homme, non seulement s'est précisé, mais il est devenu officiel. A mesure que nos « Dieux » deviennent plus puissants, ils deviennent aussi plus féroces, plus jaloux et plus bêtes. Ils s'organisent. Que leur dire ? On ne se comprend plus.

L'École naturaliste aura fait tout son devoir, je crois, au moment où on l'interdira dans tous les pays du monde.

C'était son destin.

## Faut-il tuer les prix littéraires ?

*Réponse à une enquête du Figaro, 9 juin 1934*

Tout au contraire, je trouve qu'il faut multiplier les jurys et les prix littéraires à l'infini – comme les bistrotts – puisqu'ils travaillent en même temps pour l'esprit. Le salut de notre civilisation est peut-être de ce côté-là. Si l'Empire romain avait édifié lui-même les chapelles, il serait encore debout, c'est mon avis. On compte trop sur la Loterie nationale. Une grande part de l'inquiétude contemporaine, dont trop de mauvais livres se font l'écho, est attribuable peut-être à la relative rareté des prix littéraires. Qu'on en crée d'innombrables !

Pour mon humble part, je dois vous avouer que le Renaudot, en m'apportant les 1 250 francs (environ) de rente mensuels dont j'avais tant besoin, m'a mis l'eau à la bouche ; et si vous entendez parler, bien placé comme vous l'êtes, d'un petit jeu floral qui se monte, pas trop loin de Paris, ce serait bien aimable à vous de m'avertir. Vous connaissez mon répertoire.

L.-F. Céline.

P.S. – Je peux changer de nom.

(1957)

Vous voulez que je vous parle de Rabelais ? d'accord, j'ai fouillé ce matin encore l'Encyclopédie, alors maintenant je sais. Y a tout là-dedans, la Grande Encyclopédie. On fait des carrières formidables avec ça. Justement, j'ai cherché au mot « Rabelais ».

Voyez-vous, avec Rabelais, on parle toujours de ce qu'il faut pas. On dit, on répète partout : « *C'est le père des lettres françaises.* » Et puis il y a de l'enthousiasme, des éloges, ça va de Victor Hugo à Balzac, à Malherbe. Le père des lettres françaises, ha là là ! c'est pas si simple. En vérité Rabelais, il a raté son coup. Oui, il a raté son coup. Il a pas réussi.

Ce qu'il voulait faire, c'était un langage pour tout le monde, un vrai. Il voulait démocratiser la langue, une vraie bataille. La Sorbonne, il était contre, les docteurs et tout ça. Tout ce qui était reçu et établi, le roi, l'Eglise, le style, il était contre.

Non, c'est pas lui qui a gagné. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque : il a eu, dans les siècles qui suivirent, beaucoup plus de succès que Rabelais. C'est sur lui, sur sa langue, qu'on vit encore aujourd'hui. Rabelais avait voulu faire passer la langue parlée dans la langue écrite : un échec. Tandis qu'Amyot, les gens maintenant veulent toujours et encore de l'Amyot, du style académique. Ça c'est écrire de la m... : du langage figé. Les colonnes d'un grand quotidien du matin, qui se flatte d'avoir des rédacteurs qui écrivent bien, en est plein. Ça donne un cloaque à verbe bien filé, à phrases bien conduites, avec, à la fin de l'article, une petite astuce innocente. Pas dangereuse, pas trop forte, pour ne pas effrayer le public. C'est ça l'échec de Rabelais, c'est ça l'héritage d'Amyot. De la vraie m..., je continue.

Rabelais a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche. Mais les autres, tous, ils l'ont émasculée, cette langue, jusqu'à la rendre toute plate. Ainsi aujourd'hui écrire bien, c'est écrire comme Amyot, mais ça, c'est jamais qu'une « langue de traduction ».

Une de nos contemporaines presque célèbre a dit une fois en lisant un livre : « *Ah ! que c'est beau à lire, on dirait une traduction !* » voilà qui donne le ton.

C'est ça la rage moderne du français : faire et lire des traductions, parler comme dans les traductions. Moi, y a des gens qui sont venus me demander si je n'avais pas pris tel ou tel passage de mes livres dans Joyce. Oui, on me l'a demandé ! c'est logique, parce que l'anglais, c'est à la mode. Moi je parle l'anglais parfaitement, comme le français. Aller prendre quelque chose dans Joyce ! Non, comme Rabelais, j'ai tout trouvé dans le français même.

Lanson dit : « *Le français n'est pas très artiste.* » Pas de poésie en France ; tout est trop cartésien. Il a raison, évidemment, Amyot, voilà un pré-cartésien, et c'est ainsi que tout a été gâché. Mais c'était pas le cas de Rabelais : un artiste.

Rabelais, oui, il a échoué, et Amyot a gagné. La postérité d'Amyot, c'est tous ces petits romans émasculés qui paraissent de nos jours dans les meilleures maisons d'édition. Des milliers par an. Mais, des romans comme ça, moi j'en fais un à l'heure.

Or, on ne publie que cela, où est la postérité de Rabelais, la vraie littérature ? disparue. La raison en est claire. Il faudrait comprendre une fois pour toutes (assez de pudibonderie !) que le français est une langue vulgaire, depuis toujours, depuis sa naissance au traité de Verdun. Seulement ça, on ne

veut pas l'accepter et on continue de mépriser Rabelais.

« Ah ! c'est rabelaisien ! » dit-on parfois. Ça veut dire : attention, c'est pas délicat, ce truc-là, ça manque de correction. Et le nom d'un de nos plus grands écrivains a ainsi servi à façonner un adjectif diffamatoire. Monstrueux ! Car c'était un type très fort, Rabelais, écrivain, médecin, juriste... Il a eu des embêtements, le pauvre, même de son vivant : il passait son temps à essayer de ne pas être brûlé.

Non, la France peut plus comprendre Rabelais : elle est devenue précieuse. Ce qui est terrible à penser, c'est que ça aurait pu être le contraire, la langue de Rabelais aurait pu devenir la langue française.

Mais il n'y a plus que des larbins, qui sentent le maître et veulent parler comme lui. Vive l'anglais, la retenue plate !

Rabelais, me direz-vous, ça sent bien un peu le système : oui quoi, ce type, il a été traqué par la persécution catholique, il battait en brèche les puissants. Oui, ça sentait le fagot, ce qu'il faisait.

Voilà l'essentiel de ce que je voulais dire. Le reste (imagination, pouvoir de création, comique, etc.) ça ne m'intéresse pas. La langue, rien que la langue. Voilà l'important. Tout ce qu'on peut dire d'autre, ça traîne partout. Dans les manuels de littérature, et puis lisez l'Encyclopédie. Si vous en voulez plus, allez demander à tous ces grands écrivains qui, eux, ont « *des idées sur Rabelais* ». Ah ! que j'en connais qui se prendraient la tête entre les mains et vous diraient avec sérieux : « *Rabelais, quel prodigieux inventeur de mots !* » Ce ne sont que des bavards.

Ferrez-vous en plutôt à ce qui est intéressant chez Rabelais : son intention un peu démagogique d'attirer le public en parlant comme lui, je comprends, moi, Rabelais, était médecin et écrivain, comme moi. Ça se voit, la crudité juste. C'était un bon anatomiste d'ailleurs et, chose prodigieuse pour l'époque, il opérait déjà. Vi, il a même inventé un appareil chirurgical.

Il ne devait pas croire beaucoup en Dieu, mais il n'osait le dire. Du reste, il a pas mal fini, il a pas eu de supplice. Ça été après, le supplice, quand on a académisé le français qu'il parlait pour en faire une littérature de bachot et de brevet élémentaire.

Comme dit Robert Poulet, on a fait un français maigre alors qu'il avait un français gras. Pire : squelettique. Même Balzac n'a rien ressuscité. C'est la victoire de la raison.

La raison ! Faut être fou. On peut rien faire comme ça, tout émasculé. Ils me font rire. Regardez ce qui les contrarie : on n'a jamais réussi à faire « raisonnablement » un enfant. Rien à faire. Il faut un moment de délire pour la création.

Mais non, en littérature, faut rester propre. Alors on met aujourd'hui des lignes de points de suspension quand il se passe quelque chose et puis ça continue bien tranquillement : « *le lendemain ils étaient tous deux invités à la réception de la duchesse* ». Oh ! je ne recommande pas Tératologie, ça me dégoûte, mais ce qui est terrible c'est ce langage trop poli.

Ce qu'il y a en effet de bien chez Rabelais, c'est qu'il mettait sa peau sur la table, il risquait. La mort le guettait, et ça inspire la mort ! c'est même la seule chose qui inspire, je le sais, quand elle est là, juste derrière. Quand la mort est en colère.

Il était pas bon vivant, Rabelais, on dit ça, c'est faux. Il travaillait. Et, comme tous ceux qui travaillent, c'était un galérien. On aurait bien voulu l'avoir, le condamner. Autres galères, celles du pape, ça a existé, c'est vrai. Et là, les gars, il fallait qu'ils rament, qu'ils ramassent, comme dirait M. Duhamel.

Bardamu aussi, mon héros dans le *Voyage*, il dirait ça. Ah ! les imparfaits du subjonctif...

J'ai eu dans ma vie le même vice que Rabelais. J'ai passé moi aussi mon temps à me mettre dans des situations désespérées. Comme lui, je n'ai rien à attendre des autres, comme lui, je ne regrette rien.

(1944)

Pauvre banlieue parisienne, paillasson devant la ville où chacun s'essuie les pieds, crache un bon coup, passe, qui songe à elle ? Personne. Abrutie d'usines, gavée d'épandages, dépecée, en loques, ce n'est plus qu'une terre sans âme, un camp de travail maudit, où le sourire est inutile, la peine perdue, terne la souffrance, Paris « le cœur de la France », quelle chanson ! quelle publicité ! La banlieue tout autour qui crève ! Calvaire à plat permanent, de faim, de travail, et sous bombes, qui s'en soucie ? Personne, bien sûr. Elle est vilaine et voilà tout. Les dernières années n'ont pas arrangé les choses. On s'en doute. Banlieue de hargne toujours vaguement mijotante d'une espèce de révolution que personne ne pousse ni n'achève, malade à mourir toujours et ne mourant pas. Il fallait une plume ardente, le don de vaillance et d'émoi, le talent de haute chronique pour ranimer ces pauvres sites, leurs fantômes, leurs joies évadées, leurs grandeurs, leurs marbres, leurs souffles à méchante haleine.

La banlieue souffre et pas qu'un peu, expie sans foi le crime de rien. Jamais temps ne furent plus vides. Beau poète celui qui s'enchant de Bretagne ! de Corse ! d'Angoumois ! d'Hespérides ! La belle affaire ! Chanter Bezons, voici l'épreuve ! Voici le génie généreux. Attraper le plus rebutant, le plus méprisé, le plus rêche et nous le rendre aimable, attachant, grandiose ! M. Serouille joue ce miracle, il nous fait palpiter Bezons, mieux que poète, sans travestir, sans redonder, tout en probe historique passion. Il nous rend le rythme et la vie, il gagne. Et la vérité !

Un exemple !

L'Alsace-Lorraine ! Que de discours ! Que d'encre ! Que de sang ! de défilés ! Un Français sur cent mille sait-il que nous devons l'Alsace-Lorraine au Maréchal Marquis de Bezons ? La France est muflé. En passant. Mille autres traits merveilleux au cours de ce livre à Bezons ! Gloire à son auteur !

Au moment où tout nous guette, où la mort nous tient de mille parts, de faim, de bombes, de lassitude, de haines, le livre de M. Serouille nous vient en divin délassément, il nous donne la clef des champs, la clef des songes si j'ose dire, il nous permet d'imaginer d'avoir encore une Patrie, chez les morts, non une Patrie de formules, quelque drapeau de bazar, raccroc de battage, mais une terre pour nos chagrins moins froide que les autres, sur deux kilomètres carrés. Peut-on choisir son Katyn ? L'ambition est peut-être immense... Vive donc la mort à Bezons ! Je l'y connais un petit peu. M. Serouille nous l'ornement. Vive Montjoye et Saint-Denis ! Pas bien loin ! Vive Courbevoie ! ma naissance ! Toute ma patrie, hélas ! est là déjà sous terre ! Je m'intéresse forcément. Un dernier coup d'œil. Pour être bien en un endroit il faut connaître les fantômes. M. Sérouille sait tout cela, il nous guide, il est à son aise dans le Temps, il nous habitue, si j'ose dire. Tout ira bien. L'Histoire est le seuil de la quatrième dimension. Celle de demain. Je voudrais bien que l'on m'enfouisse avec « l'Histoire de Bezons » ; je voudrais bien savoir là-bas ce qu'on pense de M. Serouille ? tout le bien du monde, je suis sûr.

Quels scrupules ! Quelle délicatesse ! Tout son ouvrage est d'un poète, malgré tout, bien qu'il s'en défende, le souci, le départ, l'envol, mille traits touchants et d'infini. Non, ce n'est point œuvre banale.

Bezons dans le dictionnaire ? Deux lignes et maussades... Quelle vilénie ! Quelle saleté ! Mais

toute l'Histoire de la France passe par Bezons ! Précisément ! Au plus juste sur le pont de Bezons. Les années de la France sont-elles d'abondance, de prospérité, de bonheur ? La Foire de Bezons bat son plein ! On chasse à Maisons-Laffitte, les troupes parquent vers Carrières, ce sont cortèges en éclats, joies et bombances, sur les deux rives tout va bien !

Les années sont-elles funestes ? Les malheurs fondent-ils sur la France ?... Les avant-gardes du désastre campent à Bezons... Le pont saute !... C'est le grand signe !... Allez le voir... On le répare à peine...

Il faudrait à Bezons presque un pont amovible... Dix fois au cours de l'Histoire il saute, ressaute, tantôt en barques, tantôt en chêne, tantôt en pierres, toujours il s'envole !... à tous les coups !... et le fer donc !... Le pont de Bezons ne tient pas... Vérité des siècles... J'étais là sur ce parapet en juin 40 ! Quel badaboum ! Salpêtre ! Fumées ! Poussières d'Histoire !... Quel dénouement ! Vingt siècles à l'eau !... L'eau de Bezons !... Tous ont passé là... sous le pont... sur le pont... Ô gué !... Goths... Normands... Romains... Anglais... Britons... Cosaques... et la suite !... Conquistadors de tout... Demain qui ?... Tout est promis !... Marquis Maréchal de Bezons, que défendez-vous aux lieux sombres ? Vaincrai-je sous votre pavillon moi qui tout perdis en plein jour ? Admirez le portrait d'acier !... j'ai porté moi aussi cuirasse... Ceci nous rapproche... Quels souvenirs !... France si nous faisons nos comptes !... Plus lourd de blessures que de corps ils n'emporteront pas grand-chose ceux qui me guignent... J'y songe !... Un tas d'embêtements et d'os !... Comme ils vont se sentir volés ! Comme ils vont encore me maudire !... Sacré pignouf !...

Le Marquis au soleil des morts passant la revue nous aurions du monde !... Vous irez voir son château... Il existe encore (pour combien de mois, de semaines ?...). Napoléon est annoncé, il passe en calèche... et Madame... au pont de Bezons comme les autres... les notables s'avancent... saluent... les Cent Gardes !... Bien avant lui Henri IV... Ainsi tout le cours du temps... à la remonte de drames en drames... joies si frêles entremêlées... La trame de l'Histoire est atroce !... M. Serouille nous le fait voir, même sur ces quelques ares carrés !... Quelle richesse de tragédie ! Que d'eau passée sous les ponts !... Et puis une chanson de Fête !... Jolie surprise !... M. Serouille nous l'apporte... toute guillerette encore... et puis un écho de la mode des là-bas toutes premières années... tout à l'aurore de notre nom... La France aux limbes... Mérovée sans doute... une fibule... M. Serouille nous la présente... Quel bijou !... nous l'avons en main... broche de dame... il retenait sur une épaule un voile gracieux à la romaine... tulle au vent... jolie mode « des années Cent » entre Carrières et Argenteuil !... Toutes les modes finissent au cercueil... Celui-ci fut découvert intact au lieu dit « Les Mines d'or » sous Bezons vers 1912.

Française des premières années, Madame, nous voici revenus vers vous après quel effrayant parcours !... Vingt siècles à tâtons, quelle fatigue !... Ah ! Madame, quelle aventure ! C'est fini partout, nous dit-on... Tant mieux, mon Dieu ! Est-ce bien sûr ? Mille ans... mille ans... sont vite passés aux heures du monde ! Encore mille autres... un autre M. Serouille, Chinois sans doute en ce temps-là nous trouvera ensevelis pas loin l'un de l'autre... nous fourre-ra-t-il dans le même sac ?... C'est probable ! O le destin merveilleux « d'infinir » marié sans façon avec la dame à la fibule !...

Je suis né là tout près d'ici à Courbevoie, l'autre coude... Six mille ans de mieux tout s'arrange ! ... On se retrouve et tout est dit !... L'aventure française !... Ah ! nous vivons des temps moroses. Nos lendemains sont impossibles... Traqués, suppliciés, maudits, dans le passé tout notre cœur ! Soyons jaloux de nos poussières ! M. Serouille nous les présente dans un chatoiement admirable !... Point d'avenir sans deux mille ans ! Vous ne serez quittes pour autant !... Vous en réchapperez peut-être... Que la tradition se renoue des jours heureux !... Que la fête renaisse aux deux rives !... Les Romains admiraient déjà le découvert de la vallée ! Là-haut vers le ciel d'Argenteuil à la perspective

du fleuve... Les grands lieux ont un fier espace qui porte aux nues. Vous admirerez je suis sûr. Et tout autour du pont les mouettes gracieuses en leur séjour d'hiver, flocons palpitants d'infinis, baisers du large à nos malheurs, miettes au Vent qui tout emporte !... Ô je lyrise !... O l'aventure ! Le livre, voyez-vous, peut griser ! Vous trouverez cela vous-même ! Le tour de cette richesse drue... si peu de pages !...

Il faut le lire donc à courts traits... prudemment... comme on pénètre à petits pas dans une serre bien trop chaude... où bien trop d'arômes tiennent l'air ! trop de parfums !... où tout imprègne ! Ô dangereux M. Serouille !

(1948)

Je ne lis pas grand chose, je n'ai pas le temps. Trop d'années perdues déjà en tant de bêtises et de prison ! Mais on me presse, adjure, tarabuste. Il faut que je lise absolument, paraît-il, une sorte d'article, le *Portrait d'un Antisémitte*, par Jean-Baptiste Sartre (*Temps modernes*, décembre 1945). Je parcours ce long devoir, jette un œil, ce n'est ni bon ni mauvais, ce n'est rien du tout, pastiche... une façon de « Lamanièredeux »... Ce petit J.-B.S. a lu *L'Etourdi*, *l'Amateur de Tulipes*, etc. Il s'y est pris, évidemment, il n'en sort plus... Toujours au lycée, ce J.-B.S. ! toujours aux pastiches, aux « Lamanièredeux »... La manière de Céline aussi... et puis de bien d'autres... « Putains », etc... « Têtes de rechange »... « Maïa »... Rien de grave, bien sûr. J'en traîne un certain nombre au cul de ces petits « Lamanièredeux »... Qu'y puis-je ? Etouffants, haineux, foireux, bien traîtres, demi-sangsues, demi-ténias, ils ne me font point honneur, je n'en parle jamais, c'est tout. Progéniture de l'ombre. Décence ! Oh ! je ne veux aucun mal au petit J.-B.S. ! Son sort où il est placé est bien assez cruel ! Puisqu'il s'agit d'un devoir, je lui aurais donné volontiers sept sur vingt et n'en parlerais plus... Mais page 462, la petite fiente, il m'interloque ! Ah ! le damné pourri croupion ! Qu'ose-t-il écrire ? « *Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des nazis c'est qu'il était payé.* » Textuel. Holà ! Voici donc ce qu'écrivait ce petit bousier pendant que j'étais en prison en plein péril qu'on me pende. Satanée petite saloperie gavée de merde, tu me sors de l'entre-fesse pour me salir au dehors ! Anus Caïn pfoui. Que cherches-tu ? Qu'on m'assassine ! C'est l'évidence ! Ici ! Que je t'écrabouille ! Oui !... Je le vois en photo, ces gros yeux... ce crochet... cette ventouse baveuse... c'est un cestode ! Que m'inventerait-il, le monstre, pour qu'on m'assassine ! A peine sorti de mon cacao, le voici qui me dénonce ! Le plus fort est que page 451 il a le fiel de nous prévenir : « *Un homme qui trouve naturel de dénoncer des hommes ne peut avoir notre conception de l'honneur, même ceux dont il se fait le bienfaiteur, il ne les voit pas avec nos yeux, sa générosité, sa douceur, ne sont pas semblables à notre douceur, à notre générosité, on ne peut pas localiser la passion.* »

Dans mon cul où il se trouve, on ne peut pas demander à J.-B.S. d'y voir bien clair, ni de s'exprimer nettement, J.-B.S. a semble-t-il cependant prévu le cas de la solitude et de l'obscurité dans mon anus... J.-B.S. parle évidemment de lui-même lorsqu'il écrit page 451 : « *Cet homme redoute toute espèce de solitude, celle du génie comme celle de l'assassin.* » Comprendons ce que parler veut dire... Sur la foi des hebdomadaires J.-B.S. ne se voit plus que dans la peau du génie. Pour ma part et sur la foi de ses propres textes, je suis bien forcé de ne plus voir J.-B.S. que dans la peau d'un assassin, et encore mieux, d'un foutu donneur, maudit, hideux, chiant pourvoyeur, bourrique à lunettes. Voici que je m'emballe ! Ce n'est pas de mon âge, ni de mon état... J'allais clore là... dégoûté, c'est tout... Je réfléchis... Assassin et génial ? Cela s'est vu. Après tout... C'est peut-être le cas de Sartre ? Assassin il est, il voudrait l'être, c'est entendu mais, génial ? Petite crotte à mon cul génial ? hum ?... c'est à voir... oui certes, cela peu éclore... se déclarer... mais J.-B.S. ? Ces yeux d'embryonnaire ? ces mesquines épaules ?... ce gros petit bidon ? Ténia bien sûr, ténia d'homme, situé où vous savez... et philosophe !... c'est bien des choses... Il a délivré, paraît-il, Paris à bicyclette. Il a fait joujou... au Théâtre, à la Ville, avec les horreurs de l'époque, la guerre, les supplices, les fers, le feu. Mais les temps évoluent, et le voici qui croît, gonfle énormément, J.-B.S. ! Il ne se possède plus... il ne se

connaît plus... d'embryon qu'il est il tend à passer créature... le cycle... il en a assez du joujou, des tricheries... il court après les épreuves, les vraies épreuves... la prison, l'expiation, le bâton, et le plus gros de tous les bâtons : le Poteau... le Sort entreprend J.-B.S., les Furies ! finies les bagatelles... Il veut passer tout à fait monstre ! Il engueule de Gaulle du coup !

Quel moyen ! Il veut commettre l'irréparable ! Il y tient ! Les sorcières vont le rendre fou, il est venu les taquiner, elles ne le lâcheront plus... Ténia des étrons, faux têtard, tu vas bouffer la Mandragore ! Tu passeras succube ! La maladie d'être maudit évolue chez Sartre... Vieille maladie, vieille comme le monde, dont toute la littérature est pourrie... Attendez J.-B.S. avant que de commettre les gaffes suprêmes !... Tâtez-vous ! Réfléchissez que l'horreur n'est rien sans le Songe et sans la Musique... Je vous vois bien ténia, certes, mais pas cobra, pas cobra du tout... nul à la flûte ! Macbeth n'est que du Grand-Guignol, et des mauvais jours, sans musique, sans rêve... Vous êtes méchant, sale, ingrat, haineux, bourrique, ce n'est pas tout J.-B.S. ! Cela ne suffit pas... Il faut danser encore !... Je veux bien me tromper bien sûr... Je ne demande pas mieux... J'irai vous applaudir lorsque vous serez enfin devenu un vrai monstre, que vous aurez payé, aux sorcières, ce qu'il faut, leur prix, pour qu'elles vous transmutent, éclosent, en vrai phénomène. En ténia qui joue de la flûte.

M'avez-vous assez prié et fait prier par Dullin, par Denoël, supplié « sous la botte » de bien vouloir descendre vous applaudir ! Je ne vous trouvais ni dansant, ni flûtant, vice terrible à mon sens, je l'avoue... Mais oublions tout ceci ! Ne pensons plus qu'à l'avenir ! Tâchez que vos démons vous inculquent la flûte ! Flûte d'abord ! Regardez Shakespeare, lycéen ! 3/4 de flûte, 1/4 de sang... 1/4 suffit je vous assure... mais du vôtre d'abord ! avant tous les autres sangs. L'Alchimie a ses lois... le « sang des autres » ne plaît point aux Muses... Réfléchissons... Vous avez emporté tout de même votre petit succès au « Sarah », *sous la Botte*, avec vos *Mouches*... Que ne troussiez-vous maintenant trois petits actes, en vitesse, de circonstance, sur le pouce. *Les Mouchards* ? Revuette rétrospective... L'on vous y verrait en personne, avec vos petits potes, en train d'envoyer vos confrères détestés, dits « Collaborateurs » au bagne, au poteau, en exil... Serait-ce assez cocasse ? Vous-même, bien entendu, fort de votre texte, au tout premier rôle... en ténia persifleur et philosophe... Il est facile d'imaginer cent coups de théâtre, péripéties et rebondissements des plus farces dans le cours d'une féerie de ce genre... et puis au tableau final un de ces « Massacre Général » qui secouera toute l'Europe de folle rigolade ! (Il est temps !) Le plus joyeux de la décade ! Qu'ils en pissent, foireront encore à la 500<sup>ème</sup> !... et bien au-delà ! (L'au-delà ! Hi ! Hi !). L'assassinat des « Signataires », les uns par les autres !... vous-même par Cassou... cestuy par Eluard ! l'autre par sa femme et Mauriac ! et ainsi de suite jusqu'au dernier !... Vous vous rendez compte ! L'Hécatombe d'Apothéose ! Sans oublier la chair, bien sûr !... Grand défilé de filles superbes, nues, absolument dandinantes... orchestre du Grand Tabarin... Jazz des « Constructeurs du Mur »... « Atlantist Boys »... concours assuré... et la grande partouze des fantômes en surimpression lumineuse... 200 000 assassinés, forçats, choléras, indignes... et tondues ! à la farandole ! du parterre du Ciel ! Chœur des « Pendeurs de Nuremberg »... Et dans le ton vous concevez *plus-qu'existence*, *instantaniste*, *massacriste*... Ambiance par hoquets d'agonie, bruits de coliques, sanglots, ferrailles... « Au secours ! »... Fond sonore : « Machines à Hurrahs ! »... Vous voyez ça ? Et puis pour le clou, à l'entr'acte : Enchères de menottes ! et *Buvette au sang*. Le *Bar futuriste absolu*. Rien que du vrai sang ! au bock, cru, certifié des hôpitaux... du matin même ! sang d'aorte, sang de fœtus, sang d'hymen, sang de fusillés !... Tous les goûts ! Ah ! Quel avenir J.-B.S. ! Que vous en ferez des merveilles quand vous serez éclos Vrai Monstre ! Je vous vois déjà hors de fiente, jouant déjà presque de la flûte, de la vraie petite flûte à ravir !... déjà presque un vrai petit artiste ! Sacré J.-B.S.

(1957)

Je n'ai entrevu Trignol qu'une fois dans ma vie, c'était entre les années 1939 et 1940, j'étais alors médecin aux dispensaires de Sartrouville et de Bezons. Un jour il est entré dans le bureau du maire, ce devait être pour une affaire politique, il avait l'air d'un agent électoral, un peu fuyant, et n'a pas semblé très heureux de me voir là. On nous a présentés, je n'ai pas voulu avoir l'air de ne pas le connaître. J'ai entendu à nouveau parler de lui après la guerre, qu'est-il devenu pendant l'occupation ? Je ne sais... Je n'ai rien lu de lui. Mais Trignol n'était pas un véritable argotiste. Croyez-moi, je connais bien l'argot, tous les argots, hélas ! le véritable argot c'est celui de *L'Argot des tranchées*, de Villon, quoique déjà plus académique, mais surtout celui des *Chansons de Mandrin*, que du reste bien peu de gens connaissent...

... Non l'argot ne se fait pas avec un glossaire, mais avec des images nées de la haine, c'est la haine qui fait l'argot. L'argot est fait pour exprimer les sentiments vrais de la misère. Lisez *L'Humanité*, vous n'y verrez que le charabia d'une doctrine. L'argot est fait pour permettre à l'ouvrier de dire à son patron qu'il déteste : tu vis bien et moi mal, tu m'exploites et roules dans une grosse voiture, *je vais te crever*... Mais l'argot d'aujourd'hui n'est plus sincère, il ne résiste pas dans le cabinet du juge d'instruction. J'attends toujours le truand qui fera fuir le juge avec son argot. Dans les prisons d'aujourd'hui on file doux : oui Monsieur, bien Monsieur. On y est bien sage et on n'y parle pas l'argot, j'en ai fait l'expérience. Le temps est loin où Mandrin risquait chaque jour la Grève.

Il n'y a plus aujourd'hui que l'argot des bars à l'usage des *demi-sels* pour épater la midinette, et l'argot prononcé avec l'accent anglais à l'usage du XVI<sup>ème</sup>. D'ailleurs l'argot ne peut vivre, car ce n'est pas une construction, il est comme cette maison que j'ai connue à Berlin où les murs étaient crevassés sur dix mètres mais où les portes ne pouvaient plus s'ouvrir. Rien n'y est construit. Ecoutez les bonnes gens chez l'épicier, après un assassinat qu'ils viennent de lire dans le journal : ils lancent quelques vanes et puis c'est fini, on ne peut plus aller plus loin.

Cette infirmité de l'argot, le cinéma et la Série Noire voudraient nous la cacher, mais alors comme chez Trignol, cela devient une industrie.

# Références aux Editions Gallimard

## *Textes de la première partie*

« Qu'on s'explique... » (1933) : *Cahiers Céline*, n° 1, pp. 52-59.

Préface à *Voyage au bout de la nuit* (1949) : *Cahiers Céline*, n° 7, pp. 390-392.

Le *Voyage* au cinéma (1960) : Céline, *Romans I*, La Pléiade, édition 1985, pp. 1114-1119.

Lettre à André Rousseaux (1936) : Céline, *Romans I*, pp. 1119-1120.

Lettre à Léon Daudet : Céline, *Romans I*, La Pléiade, pp. 1120-1121.

« Louis-Ferdinand Céline vous parle » (1957) : *Cahiers Céline*, n° 2, pp. 83-90.

Interview avec Georges Cazal (1958) : *Cahiers Céline*, n° 7, pp. 415-423.

## *Textes de la seconde partie*

« Hommage à Zola » (1933) : *Cahiers Céline*, n° 1, pp. 77-83.

Réponse à une enquête du *Figaro* :

« Faut-il tuer les prix littéraires ? » (1934) : *Cahiers Céline*, n° 1, pp. 102-103.

« Rabelais, il a raté son coup » (1957) : *Cahiers Céline*, n° 2, pp. 133-137.

« Chanter Bezons, voici l'épreuve ! » : *Cahiers Céline*, n° 1, pp. 133-137.

« A l'agité du bocal » (1948) : *Cahiers Céline*, n° 7, pp. 382-387.

« L'argot est né de la haine. Il n'existe plus. – Propos sur Fernand Trignol et l'argot (1957) : *Cahiers Céline*, n° 1, pp. 171-172.

---

[1] En janvier 1933, le Bulletin des Lettres lyonnais organise une « Enquête auprès des amateurs ». La réponse d'un lecteur, reproduite dans *L'Intransigeant* du 4 mars 1933, incite Céline à écrire l'article que voici.

[2] Cette préface a été écrite pour la première réédition, après la guerre, du *Voyage au bout de la nuit*, aux Editions Froissart, à Bruxelles, en 1949.

[3] En 1960, Céline, dans une improvisation orale, suggère à Jacques d'Arribehaude deux scènes à filmer en guise de prologue et d'épilogue pour une transposition cinématographique du *Voyage au bout de la nuit*.

[4] Il s'agit du petit-fils de Lucien Descaves. Céline pensait lui demander de composer la musique du film.

[5] Il s'agit du comédien Michel Simon.

[6] Le 23 mai 1936, *Le Figaro* publiait un article d'André Rousseaux concernant *Mort à Crédit*. L'auteur soulignait le caractère éphémère des inventions du vocabulaire argotique de Céline et se demandait si « le prodigieux génie verbal de Céline » ne serait pas bientôt « prisonnier de ses propres artifices ». Céline lui répondit immédiatement cette lettre.

[7] Cette lettre, non datée, fut vraisemblablement écrite dans les semaines qui suivirent la publication de *Mort à crédit*.

[8] Ce texte reprend un enregistrement daté d'octobre 1957, qui fut gravé sur disque : Céline, in « *Leur œuvre et leur voix* » (Festival FLD 149).

[9]

Il s'agit du texte « Chanter Bezons, voici l'épreuve ! » (voir plus loin, p. 127).

[10]

«Un entretien jamais publié avec le réprouvé de Meudon. 24 ans après sa mort, Céline nous fait une colère», Le Figaro magazine, supplément de Le Figaro, n° 12782, 5 octobre 1985, pp. 96-99. Propos retranscrits par Georges Cazal et Jean-Marc Parisis.

[11]

Cet enregistrement effectué pour un entretien radiophonique ne fut jamais diffusé. C'est grâce à Louis Combelle, qui l'a conservé dans ses archives personnelles, que ce document a pu être aujourd'hui publié.

[12]

En 1933, à Médan, Céline prononça ce discours, le seul de sa carrière littéraire. Robert Denoël en publie le texte en 1936, dans une plaquette : Apologie de Mort à Crédit.

[13]

Une interview sur Gargantua et Pantagruel pour Le Meilleur Livre du Mois.

[14]

Cette préface au livre d'Albert Serouille, Bezons à travers les âges (Paris, Denoël, 1944) parut d'abord dans La Gerbe du 6 janvier 1944.

[15]

Dans son « Portrait d'un antisémite », paru en décembre 1945 dans Les Temps Modernes, et repris plus tard chez Gallimard dans Réflexions sur la question juive, Jean-Paul Sartre avait écrit : « Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des nazis, c'est qu'il était payé. »

Lorsqu'il en prit connaissance, en 1948, Céline rédigea ce pamphlet en réponse. Il l'envoya à Jean Paulhan qui ne le publia pas, puis à Albert Paraz, qui le reproduisit à la fin de son livre Le Gala des Vaches où il passa inaperçu.

Une édition à 200 exemplaires en fut tirée grâce aux soins des amis de Céline chez P. Lanauve de Tartas, Paris, s.d. (d'après Dominique de Roux).

[16]

Arts, 6-12 février 1957.